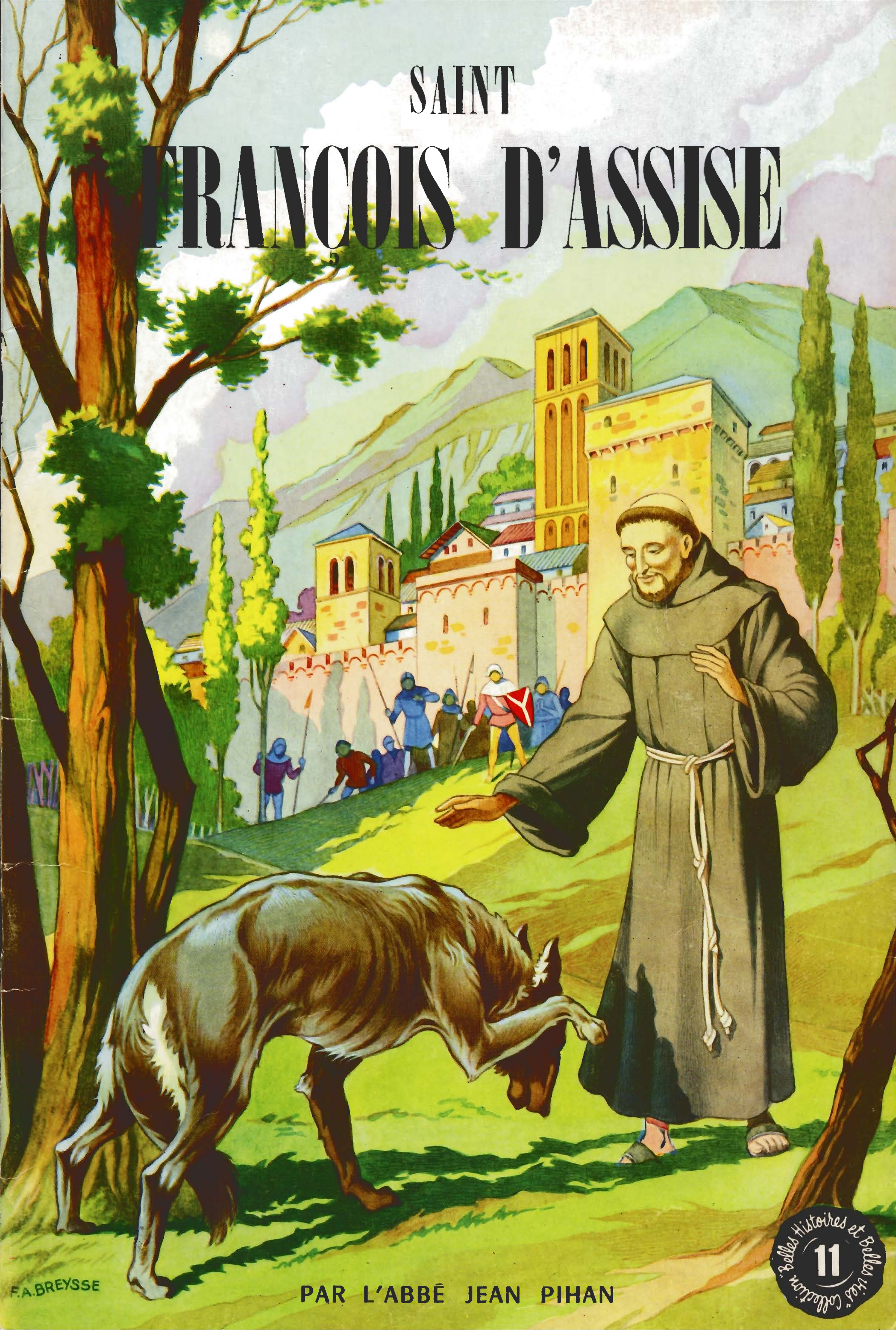

SAINT
FRANÇOIS D'ASSISE
F.A.BREYSSE
PAR L'ABBÉ JEAN PIHAN
Collection "Belles Histoires et Belles Vies"
11



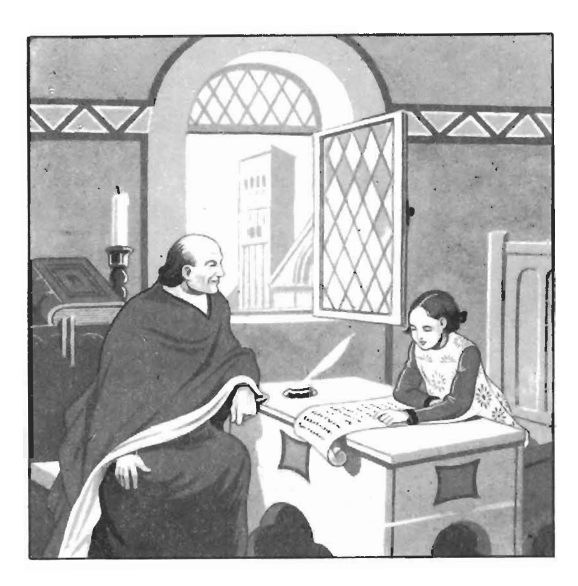
La belle histoire que je vais te raconter se passe en Italie, au Moyen Age, à l'époque où la France avait comme roi Philippe-Auguste.

L'Italie était alors divisée en un grand nombre de principautés et de républiques. Ces Etats minuscules se faisaient souvent la guerre, mais ils s'alliaient aussi de temps en temps pour se défendre contre un grand personnage dont ils étaient plus ou moins les vassaux : l'Empereur.

Celui-ci rêvait de reconstituer l'Empire de Charlemagne. Il avait beaucoup de difficultés avec le Pape, dont les Etats occupaient tout le centre de l'Italie. Le Pape ne voulait pas que l'Empereur, en devenant trop fort, finisse par dominer tous les peuples.



1 Mon histoire commence à Assise, une belle petite ville s'étageant sur une colline qui domine une plaine magnifique. On est à moins de cinquante lieues de Rome, avec les détours de la route. C'est dans cette petite ville que vint au monde, en 1182, un petit garçon que sa mère, Dame Pica, voulut appeler Jean. Le papa, Pierre Bernardone, riche marchand d'étoffes, était alors en voyage. Quand il revint, il voulut faire plaisir à sa femme qui était française, et il décida que l'enfant s'appellerait François, c'est-à-dire « petit Français ».



2 L'enfant fut baptisé dans la belle cathédrale d'Assise, dédiée à saint Rufin, un missionnaire qui avait évangélisé le pays au IIIe siècle avant de subir le martyre.

Les parents de François firent donner à leur fils une bonne instruction. Les prêtres de l'église Saint-Georges, qui tenaient une petite école pas très éloignée de la maison de maître Bernardone, lui apprirent le latin et même le français qui était alors la langue des poètes et des troubadours.



3 François commença de bonne heure à aider son père dans son commerce. D'un esprit vif, enjoué, il attirait les clients. Intelligent et adroit, il montrait des dispositions pour les affaires. Son père n'aurait eu qu'à se louer de lui, s'il n'avait été très prodigue.

L'argent qu'il gagnait, il ne songeait guère à l'amasser, il préférait le dépenser en fêtes de toutes sortes avec ses amis. Son père et sa mère le gourmandaient vainement : « Te crois-tu donc le fils d'un grand seigneur ? »



4 François laissait dire. Il devint le chef et le « roi » d'une bande de joyeux amis, qui aimaient circuler dans la ville, criant fort, faisant des niches aux bons bourgeois, buvant sec et s'offrant à toute occasion de plantureux repas à la fin desquels on récitait des vers ou l'on chantait des romances, à la manière des troubadours.

En pleine nuit, la bande déambulait bruyamment à travers les rues étroites, au son de la viole et du luth. François, qui marchait en tête, s'était fait faire un habit de jongleur.





5 Tout en jetant, comme on dit, l'argent par les fenêtres, le jeune homme ne refusait jamais de faire l'aumône. Tout naturellement, il se croyait obligé, puisqu'il avait beaucoup d'argent, d'en donner beaucoup aux pauvres puisque, disait-il : « Dieu lui-même m'a promis de me repayer au centuple. »

Il faut dire aussi que François — chose étrange pour un jeune homme qui dépense beaucoup, qui festoie, qui s'étourdit avec une bande de camarades — restait irréprochable dans sa conduite morale. Il ne permettait pas que, devant lui, on prononçât des paroles inconvenantes. Il respectait les jeunes filles comme un vrai chevalier.

6 Un jour, un mendiant vint lui demander l'aumône alors qu'il était très occupé, dans la boutique de son père, à servir les clients. Agacé, François le chassa.

Puis, tout honteux de ce qu'il venait de faire, il s'élança dans la rue, retrouva son mendiant, lui demanda pardon les larmes aux yeux.

Et ce jour-là, il fit vœu de ne jamais refuser de secourir quiconque viendrait lui demander quelque chose « pour l'amour de Dieu ».





7 Bien entendu, les gens raisonnables s'indignaient de voir les jeunes bourgeois d'Assise commettre mille folies. Plus d'une fois, les voisines vinrent trouver la mère de François : « Ah ! pauvre Dame Pica, vous êtes bien à plaindre d'avoir un fils pareil ! »

Mais elle, qui savait que son fils aimait les pauvres, qu'il était loyal et courageux, et qu'il gardait son cœur pur, répondait avec confiance : « Patience, patience ! Qui sait s'il ne deviendra pas un véritable enfant de Dieu ? »

8 Il arriva que les citoyens d'Assise décidèrent d'entourer leur ville de remparts. Toute la population se mit au travail avec enthousiasme. François lui-même transporta des pierres et fit le maçon.

Le peuple, fier de ses remparts, se révolta contre la noblesse des environs. Ce fut la guerre civile. Les nobles n'hésitèrent pas à demander du secours à la puissante ville de Pérouse, voisine et rivale d'Assise.

Pérouse ne demandait pas mieux et envoya son armée s'emparer d'Assise.



9 Au lieu de rester derrière leurs remparts, les citoyens d'Assise — soldats, bourgeois, nobles restés fidèles à leur petite patrie — allèrent rencontrer les assaillants dans la plaine, au Pont-Saint-Jean. Pérouse fut victorieuse, et un grand nombre de combattants d'Assise, parmi lesquels François qui avait alors vingt ans, furent faits prisonniers.

Le fils du marchand avait si belle allure qu'on l'enferma avec les nobles et les chevaliers. Il devait demeurer un an environ dans son cachot, situé sous le palais du capitaine du peuple.



10 Les journées paraissaient longues à tous ces jeunes, qui s'ennuyaient et se décourageaient. Mais François s'efforçait de conserver sa belle humeur afin de réconforter les autres : il chantait, plaisantait, faisait mille tours amusants : « Tu te moques de nous, s'écria un jour l'un de ses compagnons. Le temps n'est pas à la plaisanterie. Si nous savions seulement quand finira cette maudite captivité ! »

« Bah ! répondit François, pensons à demain ! De beaux jours reviendront. Ainsi, moi, je pense qu'un grand avenir m'attend et que le monde entier s'inclinera devant moi. »



11 « Nous voici libres, amis. A nous les fêtes et les plaisirs ! » François, à la tête de sa joyeuse bande, paraissait plus décidé que jamais à mener grande vie.

Un jour, il tomba malade. Il faillit mourir. Dame Pica soigna son fils avec beaucoup de bonté. Un jour vint où elle lui permit, pour la première fois, d'aller faire une petite promenade dans la campagne, en s'aidant d'une canne.

Ce jour-là, François, qui avait beaucoup réfléchi pendant ses insomnies, se sentit tout triste en contemplant sa ville et en pensant à ses amis !



12 Il avait l'impression d'être un inutile et de gâcher sa vie. Alors, lui qui avait entendu si souvent les troubadours déclamer la Chanson de Roland et les autres romans de chevalerie, décida de devenir chevalier et de se couvrir de gloire. Il entreprit de rejoindre le comte Gauthier qui, avec quelques chevaliers français, avait mis son épée au service du Pape et se disposait à chasser d'Italie les Allemands à la solde de l'Empereur.

François prépara son équipement. Bientôt, pensait-il, il serait armé chevalier. « Je vais devenir un grand prince ! » disait-il à ses camarades.

Comme il caracolait fièrement, essayant son cheval et son armure, il rencontra un de ses amis qui, lui aussi, se préparait. C'était un noble ruiné ; son cheval était maigre et son armure piteuse.



13 François hésite un peu, puis sa générosité l'emporte. Il descend de cheval, retire son armure et ses beaux vêtements qui lui avaient coûté si cher, échange tout avec son ami qui proteste : « Tu es plus digne que moi de monter ce beau cheval et de revêtir cette armure. Tu es noble, je ne suis que le fils d'un marchand ! »



14 Enfin, François prit le départ. Mais à la seconde étape — Spolète — notre apprenti chevalier retombe malade. Il se couche, et soudain il s'entend appeler : « Où vas-tu ? — En Pouille, pour devenir chevalier. — Dis-moi, François, du maître ou du serviteur, qui des deux est le plus capable d'être généreux à ton égard ? — Le maître ! » répond François. « Alors, reprit la voix, pourquoi t'occupes-tu du serviteur et non du maître ? »

François devina que cette voix venait de Dieu, mais il n'en comprit pas le sens. Tout songeur, il retourna à Assise.



15 Ses camarades de jeux et de festins, loin de le traiter de capon et de dire qu'il ne savait pas se décider, lui firent fête et lui donnèrent un titre qui veut dire « prince des plaisirs ». François, repris par ses anciennes habitudes, organisa sur leur demande un magnifique banquet qui coûta des sommes folles.

Chacun le félicita à qui mieux mieux. Mais François ne participait pas à la gaîté commune. Quand les convives, à l'aube, se répandirent en chantant dans les rues, il les suivit de loin tout pensif.



16 Une fois de plus, il venait de sentir combien sa vie était frivole et inutile. En même temps, un sentiment tout nouveau l'envahissait, comme l'annonce de quelque chose de très doux et de très fort à la fois.

Ses compagnons retournèrent sur leurs pas et l'interpellèrent :

« Eh ! François ! A quoi rêves-tu ? Tu songes à te marier ? »

Et, entrevoyant tout à coup la vie nouvelle qui l'attendait, François leur répondit :

« Beaux seigneurs, vous dites vrai, et la fiancée que je veux conquérir est plus noble, plus riche et plus belle que toutes les femmes que vous connaissez. »



17 François, le jeune homme riche qui ne refusait jamais rien aux pauvres, avait compris cette fois pour toujours que le Maître qu'il fallait servir, c'était Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que la fiancée qu'il fallait conquérir, c'était la pauvreté.

« Dame Pauvreté », dira-t-il.

Il serait désormais le chevalier de la Pauvreté.

Et, se regardant, il se méprisa et regretta les longues années perdues. On était en 1205. Il avait vingt-trois ans.



18 François était « converti », mais il ne faut pas croire qu'il était devenu saint du premier coup. Pour devenir chevalier, il faut un long exercice.

François réfléchissait, lisait l'Evangile, priait beaucoup. De quelle manière le Seigneur voulait-Il qu'il servît « sa Dame » ?

Il priait dans les églises, il priait dans la campagne et dans les creux de rochers où il allait chercher un peu de solitude.

Il demandait à Dieu le courage dont il avait besoin, car il était souvent tenté de reprendre la vie facile et joyeuse de naguère.



19 Tout son argent passait désormais en aumônes, ou encore en achats de vases précieux pour les églises trop pauvres. Il donnait ses vêtements, son chapeau, ses souliers.

Peu à peu, il comprit que, pour bien servir Dame Pauvreté, il fallait faire davantage encore. Il fallait qu'il devienne pauvre lui-même, pauvre comme un mendiant. En aurait-il le courage ?

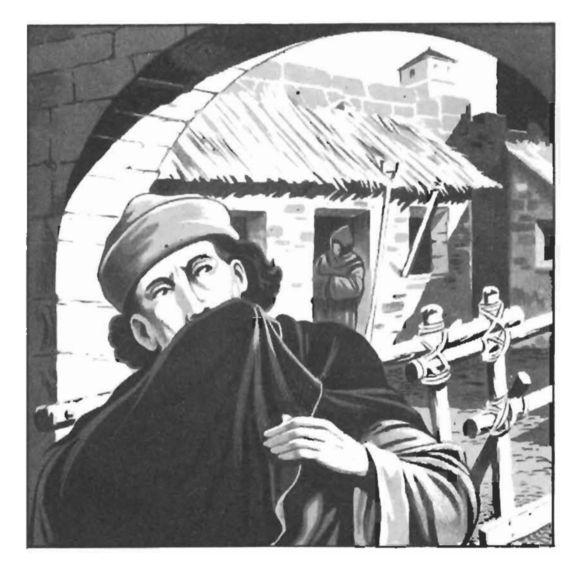
A Assise, on se moquerait de lui. Ses parents, ses amis le croiraient devenu fou.



20 Il décida de partir en pèlerinage à Rome. Là, on ne le connaissait pas. Il pourrait, « pour voir », faire le mendiant pendant quelque temps.

Arrivé à Rome, il alla prier au tombeau de saint Pierre. Voyant les pèlerins jeter quelques maigres oboles, il vida complètement, sur les dalles, la bourse bien garnie que Dame Pica lui avait remise. Puis, n'ayant plus rien, il alla trouver l'un des mendiants assis sur le portail de la basilique et l'entraîna à l'écart.





21 Couvert des haillons sordides du mendiant, le fils du riche marchand d'Assise, tout frémissant de dégoût, s'assit à son tour sur les marches et se mit à implorer en français la charité des pèlerins. Lorsqu'il eut ramassé quelques sous, il rejoignit le pauvre, lui remit les aumônes, partagea avec lui une écuelle de soupe, puis, ayant repris ses vêtements, il rentra à Assise, tout ému d'avoir fait — un court instant — l'expérience de la misère totale.

Il savait maintenant que cette pauvreté absolue ne lui ferait pas peur.

22 Il attendait cependant des signes plus précis de la Providence pour orienter son action, et il se rendait compte aussi qu'il avait encore des victoires importantes à remporter sur lui-même.

Ainsi, il avait une répugnance extraordinaire pour les lépreux nombreux en Italie à cette époque-là. Quand il passait devant leurs hôpitaux, il s'enfuyait en détournant le visage et en se bouchant le nez, car les malheureux, qui se décomposaient tout vivants, répandaient une odeur infecte et étaient horribles à voir.

François sentit que c'était justement là que Dieu l'attendait.



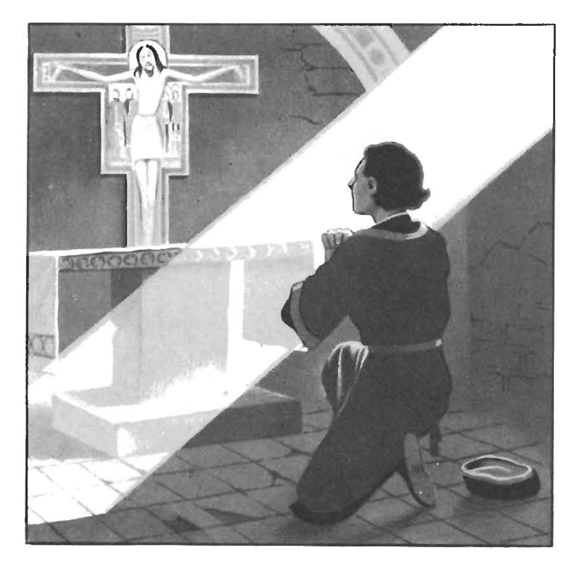


23 Un jour, il circulait à cheval dans la campagne. Sa monture fit un écart : devant lui, à dix pas, s'avançait un lépreux reconnaissable à son costume spécial et à sa clochette destinée à avertir les passants d'avoir à se protéger.

François eut d'abord envie de s'enfuir. Puis, arrêtant son cheval, il s'approcha du malheureux tout effaré. Il tira de sa ceinture une aumône qu'il déposa dans la main crevassée. Précipitamment il se pencha et, domptant son dégoût, il déposa un baiser sur les doigts pourris et purulents.

24 Il avait fait ce geste héroïque dans une sorte d'inconscience. Comment se retrouva-t-il sur son cheval, frissonnant, secoué par des haut-le-cœur ? Mais son âme chantait. Il comprenait maintenant une parole qu'il avait cru entendre au cours d'une méditation solitaire : « Tout ce que tu as aimé dans le monde, François, il faut maintenant le mépriser; dès que tu auras commencé, tout ce qui te paraissait doux et agréable te deviendra amer, et tout ce qui te répugnait jusqu'alors se changera pour toi en délices. »

Dès le lendemain, François visitait tous les lépreux d'une « maladrerie » (hôpital des lépreux), leur faisait l'aumône et les embrassait comme des frères. Il était vainqueur.



25 Parmi les sanctuaires que visitait François, il y avait, à un quart d'heure de la ville, la pauvre vieille chapelle Saint-Damien, toute délabrée et lézardée. Son seul ornement était un grand crucifix peint sur bois.

« Seigneur, disait François en regardant ardemment le crucifix, éclaire-moi et dis-moi ce que je dois faire. »

Et voilà que le crucifix s'anima et le jeune homme entendit ces mots : « François, ma maison tombe en ruines et s'écroule. Va et reconstruis-la. »

« Volontiers, Seigneur » répondit François, tout joyeux d'avoir enfin reçu un ordre clair.



26 François regarda les murailles fissurées, les poutres branlantes. Il croyait qu'il s'agissait seulement de réparer la pauvre chapelle et il le fit en effet.

En réalité Notre-Seigneur lui demandait ce jour-là de l'aider à reconstruire, à « réformer » — sans révolution violente, rien que par l'exemple contagieux de ses vertus — l'Eglise catholique qui traversait alors une triste période de désordre. Selon la parole de Jésus : « le sel de la terre s'était affadi ». Les chrétiens avaient oublié l'Evangile.

Afin de se procurer les ressources nécessaires à la restauration et à l'entretien de la petite chapelle, François partit à cheval vendre du drap au marché de Foligno, à quelques lieues d'Assise.



27 Il vendit aussi le cheval, et il apporta une bourse bien remplie au chapelain, qui refusa tout cet or, craignant à juste titre les colères de maître Bernardone.

François demanda alors comme une grâce de rester à Saint-Damien, pour y prier dans la solitude. Quant à l'argent il le jeta négligemment sur un appui de fenêtre.

Pierre Bernardone, rentrant de voyage, fut étonné de ne pas trouver son fils à la maison, et d'apprendre que celui-ci avait vendu sans permission un rouleau de son drap et son meilleur cheval.

Quand on lui eût dit que François vivait en ermite à Saint-Damien, il y courut, furieux, s'emporta contre le pauvre chapelain et fut assez heureux pour retrouver la fameuse bourse...



28 Mais François s'était caché dans une grotte, où sa mère lui envoyait en secret un peu de nourriture.

« Bah ! se dit sans doute le maître drapier, ça lui passera, comme ses autres folies ! »

Mais François ne rentrait pas... A vrai dire, on le voyait parfois sur les chemins, mais vêtu comme un mendiant, tout amaigri et plongé dans un recueillement que certains prenaient pour de la folie. Les gamins se moquaient de lui, le poursuivaient et lui jetaient des pierres. Les commères jasaient et plaignaient Dame Pica, mais pour une tout autre raison que naguère.





29 Pierre Bernardone apprit bien vite que son fils aîné était devenu la risée publique. Il partit à sa recherche, le trouva, l'entraîna jusqu'à la maison et l'enferma dans la cave, où chaque jour il venait essayer de le convaincre, avec force menaces et coups, de devenir plus raisonnable.

Dame Pica descendit aussi à la cave... Mais c'est François qui la convainquit, si bien qu'elle lui ouvrit la porte en pleurant. François l'embrassa avec effusion et s'enfuit joyeux à Saint-Damien.

Alors le pauvre père, qui ne comprenait décidément rien à tout cela, déclara, après avoir fait une scène terrible à sa femme, qu'il allait employer les grands moyens.

30 Il se rendit sans plus tarder chez les consuls (qui gouvernaient la Cité d'Assise) demandant que son fils fût déshérité, qu'il rendît tout l'argent qu'il pouvait encore avoir, et qu'on le chassât de cette ville où il se rendait ridicule.

Les consuls, bien ennuyés — car François était sympathique, mais son père était un des « gros bonnets » de la ville — envoyèrent chercher le jeune homme. Mais celui-ci refusa de comparaître devant le tribunal civil : « Je n'ai d'autre Maître que Dieu, et je ne suis pas tenu de comparaître devant les consuls. »

Ceux-ci furent bien soulagés. « Cela ne nous regarde plus ! — Eh bien, s'écria le père toujours plus irrité, j'irai voir l'évêque ! »





31 François, par sa réponse, montrait en effet qu'il se considérait désormais comme un homme d'Eglise. On ne pouvait le juger, en terre de chrétienté, que devant un tribunal d'Eglise.

L'évêque, Guido, connaissait bien François. Il lui avait déjà donné plusieurs fois des conseils et l'avait encouragé.

Il savait que François n'était pas un de ces hurluberlus atteints, comme on dit, de « folie mystique ». Ni un entêté qui se figure être envoyé par le Saint-Esprit pour tout révolutionner. Non. C'était un fils de l'Eglise, respectueux, humble et obéissant.

32 « J'irai volontiers devant Messire l'évêque, dit François, car il est maître et seigneur des âmes ». Et, au jour dit, il se rendit au palais épiscopal, où l'attendaient son père et une foule de gens, curieux de voir comment cela se passerait.

Ce que le père voulait, avant tout, c'était son argent. Doucement, l'évêque demanda au jeune homme de rendre à son père ce qu'il lui devait.

« Tout ! » répondit François. Et, se déshabillant entièrement, il déposa ses vêtements et le reste de son or aux pieds de son père, s'écriant : « Jusqu'ici, j'ai appelé Pierre Bernardone mon père : mais voici que je lui rends tout ce qui vient de lui. Et désormais je dirai seulement : Notre Père, qui êtes aux cieux ! »



33 L'évêque et l'assemblée étaient violemment émus. Beaucoup pleuraient. Pierre, blême d'indignation, prit les vêtements, l'or, et sortit. Guido descendit de son trône, couvrit François de son manteau, le pressa sur son cœur et l'emmena.

On lui trouva une vieille souquenille de jardinier. François la reçut avec joie et, avant de la revêtir, il y dessina sur le dos, à la craie, une grande croix comme celle des Croisés.

Encore ce vêtement lui fut-il volé peu après par des brigands qui le jetèrent nu dans un fossé plein de neige, en se moquant de lui parce qu'il s'était déclaré « Le héraut du Grand Roi. »



34 N'ayant plus rien, François dut mendier son vêtement et sa nourriture, d'abord dans un monastère où il se fit employer à la cuisine, puis chez un de ses anciens amis qui demeurait à Gubbio.

Ensuite, après un séjour dans un hôpital de lépreux, il revint à Assise, pour accomplir sa promesse de reconstruire l'église de Saint-Damien.

Mais comment se procurer des pierres et de la chaux ? François se mit à chanter sur les places, sans honte, comme un troubadour. Certains se moquèrent de lui ; d'autres, qui comprenaient que la conversion de François était sérieuse, lui donnèrent quelque argent ou lui permirent d'emporter des pierres inutilisées.



35 François chargeait les pierres sur ses épaules et les transportait à Saint-Damien. Puis il se mit à reconstruire et à maçonner les murs, chantant joyeusement comme un bon compagnon. Les badauds venaient le voir : « Montez plutôt, leur criait-il, et venez m'aider. »

Deux fois par jour le bon chapelain invitait son ouvrier à partager son repas. Mais bientôt, François trouva que cette modeste chère était encore trop bonne pour lui. « Je ne suis pas encore un véritable pauvre », se dit-il.



36 Le lendemain, sur le coup de midi, il se rendit à Assise, une écuelle en main. Frappant à chaque porte, il demandait qu'on voulût bien mettre quelques restes, ou un peu de pain ou de soupe, dans son écuelle. Puis, quand elle fut pleine, il s'assit et se prépara à manger.

Mais le singulier mélange avait l'air bien peu appetissant. Où étaient les soupers fins d'autrefois ? Ecœuré, mais courageux, François se décida à goûter l'innommable pâtée. Et il se sentit aussi heureux que lorsque, surmontant sa répugnance, il avait osé baiser les doigts du pauvre lépreux. Il se souvint alors de la mystérieuse promesse que l'Esprit de Dieu lui avait faite.

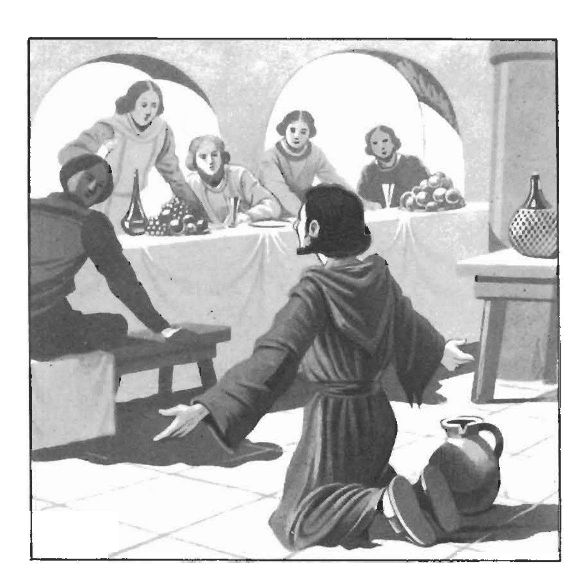


37 De temps en temps, il arrivait que François rencontrait son pauvre père, qui n'avait pas désarmé : la vue de son fils le mettait en rage et il lui criait des insultes. François baissait la tête et ne répondait pas, car il respectait toujours son père.

Mais il se choisit un compagnon de mendicité, un pauvre vieux nommé Albert; et lorsqu'ils rencontraient le maître-drapier, tendant le poing à son fils et le maudissant, François s'agenouillait devant Albert et lui disait : « Bénis-moi, mon père! » Et il ajoutait : « Dieu m'a donné un père qui me bénit, pour remplacer celui qui me maudit. »



38 Le frère cadet de François, Angelo, avait pris le parti du père et se moquait de son aîné. Un jour que François grelottait dans ses haillons, Angelo qui passait dit à un camarade : « Tiens, voilà François. Va donc lui demander s'il ne voudrait pas te vendre pour deux sous de sa sueur! » François avait tout entendu. Il se tourna vers son frère et, souriant, lui dit en français : « Ma sueur, elle est déjà vendue, et dans de bonnes conditions, à Notre-Seigneur. »



39 Il ne faudrait pas croire que tous ces renoncements ne coûtaient rien à François. Un jour qu'il mendiait de l'huile pour la lampe de Saint-Damien, il s'arrêta net à la porte d'une maison où retentissaient les cris et les chants joyeux d'une jeunesse déchaînée. Il eut honte d'entrer : sans doute y avait-il là d'anciens camarades qui le méprisaient et lui lanceraient quelques brocards.

Mais ayant songé à toutes les humiliations que Jésus avait supportées pendant sa Passion, François se reprocha sa couardise. Il entra dans la salle du banquet, s'agenouilla, osa dire pourquoi il avait craint d'entrer. Personne ne se moqua de lui et on lui remit l'aumône qu'il demandait.



40 Après avoir restauré Saint-Damien, le « maçon du Bon Dieu » entreprit de reconstruire d'autres églises. Il répara une vieille petite chapelle située à 3 kilomètres de la ville, dans la vallée : Sainte-Marie-des-Anges, qu'on appelait aussi la « Portioncule » parce qu'elle faisait partie d'un « tout petit lot de terrain » (nous dirions : la parcelle) appartenant à des Bénédictins.

Il résida désormais tout près de cette chapelle.

Le 24 février 1209 (il avait donc un peu plus de 26 ans), François fut très frappé par la lecture de l'Evangile pour la fête de saint Mathias (1).

(1) J'espère bien que tu as un Evangile. Tu y chercheras, dans saint Matthieu, le chapitre 10 et tu le liras depuis le verset 5 jusqu'au verset 16. (Actuellement, ce n'est plus ce passage-là qu'on lit le 24 février.)



41 « Je ne suis pas encore assez pauvre, s'écria-t-il, puisque j'ai des sandales, une ceinture et un bâton. Et je ne suis pas encore allé prêcher partout le Royaume de Dieu. »

Toujours soucieux d'être fidèle à l'Eglise, François se fit expliquer par le prêtre le texte évangélique. Puis, ayant encore simplifié son costume et obtenu de Guido la permission de prêcher, il s'en alla sur les routes. Dès qu'il voyait un petit groupe de gens rassemblés, il allait à eux et, avec des mots très simples, il leur parlait de Dieu, de l'Evangile de Jésus et surtout de la paix : paix avec Dieu en observant les commandements, paix avec les hommes par la loyauté, la justice et la bonté, paix avec soi-même par une bonne conscience.

Les gens d'Assise ne riaient plus.



42 Et voici qu'un jeune noble d'Assise, du même âge que François vint le trouver et lui avoua que, longtemps, il l'avait pris pour un fou ; mais que maintenant, éclairé par la grâce de Dieu, il l'admirait et il voulait l'imiter. Ce jeune homme s'appelait Bernard de Quintavalle.

Un jour, il invita François à loger chez lui. Puis, la nuit, il fit semblant de dormir et il aperçut François se lever à tâtons pour aller prier à genoux ; il l'entendit qui répétait : « Mon Dieu et mon tout. » Sûr désormais que la dévotion de François n'était pas trompeuse, il le supplia de le prendre avec lui.



43 François voulut s'en remettre aux Evangiles. Il se rendit avec Bernard à l'église Saint-Nicolas, pria avec son compagnon, prit le gros évangéliaire de l'autel, l'ouvrit au hasard et tomba sur les paroles suivantes : « Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu possèdes, donne l'argent aux pauvres, et tu t'amasseras un trésor dans le ciel. » Une deuxième épreuve amena le verset de saint Matthieu : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à soi-même et porte sa croix. » Une troisième question donna la réponse suivante : « Et il leur défendit de rien emporter avec soi, sur la route. »



44 Toute la ville apprit bientôt la nouvelle stupéfiante : Bernard de Quintavalle avait distribué tous ses biens aux pauvres. Un second jeune homme plein d'avenir, Pierre de Catane, conseiller juridique des chanoines d'Assise, en faisait autant. Une semaine après, c'était le tour d'un troisième, nommé Gilles (Egide). Ils furent bientôt douze !

François devenait fondateur d'Ordre. Il ne pensait d'ailleurs pas que ses compagnons étaient des moines : leur vie était si différente ! Ils étaient tout simplement les « Jongleurs du Bon Dieu ».



45 Toute cette petite équipe accompagnait François dans ses tournées. Le frère Gilles (car François appelait ses compagnons : frères) l'écoutait bouche bée, et à la fin de chacun de ses discours, il ne manquait pas de dire naïvement aux assistants : « C'est la vérité qu'il vous dit là. Ecoutez-le bien, et faites comme il vous dit. »

Bientôt, François les envoya prêcher deux par deux, sur des routes différentes. Auparavant, il les avait rassemblés pour leur donner quelques conseils, puis il les avait embrassés en leur disant : « Le Seigneur prendra soin de vous. »



46 On ne leur faisait pas partout le même accueil. Ici on les écoutait avec respect, là, on les prenait pour des fous ou des brigands. On en avait même peur ; à leur vue, les jeunes filles s'enfuyaient en poussant des cris. Mais ils avaient l'air si doux que les enfants s'enhardissaient, les poussaient en avant, venaient tirer leur capuchon, leur lançaient des cailloux.

Mais ils ne se fâchaient pas, ils souriaient et reprenaient leur prédication. Ils chantaient aussi de beaux cantiques que François leur avait appris. Ils étaient contents de tout et remerciaient le Seigneur pour tout.



47 Quand ils se retrouvaient, François les emmenait dans la montagne en suivant le lit d'un torrent qui s'appelle Rivo-Torto, car il est tout tortueux. Tout là-haut, il y avait des grottes où l'on pouvait passer la nuit. Et puis, l'on pouvait prier là si tranquillement, en contemplant la belle nature du Bon Dieu !

François, pendant de longues heures, pleurait ses péchés et demandait pardon à Dieu. Depuis qu'il se trouvait à la tête d'une équipe de disciples, il se sentait bien plus misérable encore et se demandait de quel droit il se permettait de les diriger.



48 L'évêque d'Assise dit un jour à François : « La vie que vous menez est beaucoup trop dure. Si vous ne possédez absolument rien et que vous deveniez nombreux, les gens se lasseront de vous faire l'aumône. » Peut-être les habitants d'Assise avaient-ils commencé à se plaindre, trouvant que ces nouveaux mendiants exagéraient.

François répondit : « Si nous avions des biens, il nous faudrait des armes pour nous défendre. Et puis nous aurions fatalement des procès. Tout cela nuirait à l'amour que nous voulons avoir pour Dieu et les hommes. »

L'évêque soupira. Des biens, il en avait. Des procès aussi. Il songea aux paroles du Christ. Il bénit François et sa pauvreté.



49 D'ailleurs, il ne faudrait pas croire que François et les frères ne vivaient que de mendicité. Ils mendiaient quand ils n'avaient pas eu le temps de travailler, à cause de leurs marches et de leurs prédications. Mais François voulait les voir travailler de leurs mains pour gagner la nourriture de chaque jour, et il donnait lui-même l'exemple. Il voulait que chaque frère eût un métier honorable, et plus tard, quand son Ordre se développera, il reprendra très sévèrement ceux qu'il appelait les « frères mouches » qui sont toujours là pour manger, disait-il, mais jamais pour travailler. Il leur rappellera le mot de saint Paul : « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger. »



50 Le nombre des frères augmentait rapidement.

Chacun des premiers en ramenait quelques-uns avec lui à chaque mission. Ils s'entassaient maintenant dans une sorte de hangar au bord du Rivo-Torto. François leur assignait à chacun une place pour se coucher et inscrivait leur nom sur le mur. Puis il fallut construire d'autres cabanes.

Ces débuts de la grande famille franciscaine furent merveilleux. Quelle joie de vivre unis comme des frères ! Tous étaient jeunes et solides. Coucher sur la dure ne leur faisait pas peur. Après les longues marches, la mauvaise soupe leur paraissait excellente.

Et François transfigurait toutes les difficultés et les changeait en délices !



51 Toutefois, ainsi que l'évêque l'avait fait craindre à François, les problèmes d'organisation commençaient à se poser. Les frères donnaient continuellement leurs misérables habits à des mendiants. Comment les remplacer ? Et puis, il fallait instruire les nouveaux arrivants, renvoyer gentiment ceux qui ne semblaient pas avoir une vocation solide, soigner les malades... Il fallait « une Règle » et François s'en préoccupait.

Pour être bien sûr de ne pas faire fausse route, il décida d'aller à Rome avec tous ses frères, pour voir le Pape et lui parler.

Voici donc la petite troupe sur la route de Rome, durant l'été de 1210. Le frère Bernard a été nommé chef de l'expédition.

En route, on prie et on chante.



52 A Rome, les frères eurent la chance de trouver là l'évêque d'Assise, qui eut d'abord bien peur, en les voyant, que François n'ait pris la décision d'abandonner sa patrie. Guido était fier de ces admirables pénitents, qui avaient déjà fait tant de bien.

Rassuré, il promit de les aider à obtenir une audience du Pape et de témoigner en leur faveur.



53 De plus, la Chrétienté était alors menacée par deux hérésies très graves : celle des Vaudois et celle des Albigeois.

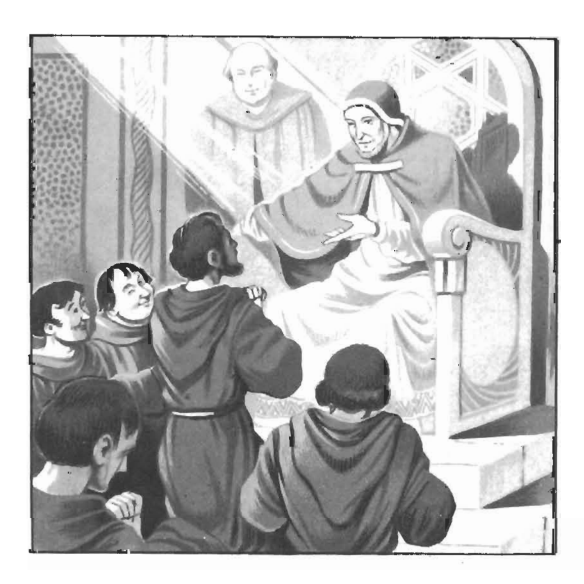
Les Albigeois étaient répandus dans presque toute l'Europe. Pour eux, il y avait deux Dieux : un Dieu bon qui a créé les âmes et un mauvais qui a créé le monde visible et les corps. Ils rejetaient le mariage, la famille; ils déclaraient que la Création était maudite.

Le marchand lyonnais Pierre Valdo, fondateur des Vaudois, avait bien comme idéal la pauvreté évangélique, mais ses sermons comportaient de graves erreurs: il supprimait presque tous les sacrements, déclarait que les prêtres étaient inutiles, et au lieu de prêcher, comme François, la conversion et la pénitence, il invectivait les riches et les impies et même le clergé et les évêques.



54 Il y avait aussi, à cette époque, beaucoup d'autres illuminés, des fanatiques, des prédicateurs sans permission. Il ne fallait pas que le Pape pût croire que François et ses compagnons étaient des gens de cet acabit. Mais on comprend qu'il était nécessaire de se méfier.

L'évêque d'Assise parla du petit groupe au cardinal de Saint-Paul, qui fit venir François auprès de lui, fut tout à fait rassuré sur la parfaite orthodoxie du « petit pauvre » et il en parla au Pape. « J'ai trouvé, dit-il, un homme de la plus haute perfection et je crois que le Seigneur veut s'en servir pour faire beaucoup de bien dans l'Eglise et par le monde entier. »



55 Le Pape, tout heureux, reçut donc François, qui humblement, entouré de ses compagnons, exposa son programme au Saint-Père.

Celui-ci fut dans l'admiration : « Mes petits enfants, dit-il toutefois, la vie que vous menez me semble tout de même trop dure. Pour vous, cela peut aller ; mais il faut penser à ceux qui viendront après vous et qui n'auront peut-être pas le même zèle. »

François répondit que Jésus avait promis la vie éternelle à ceux qui vivraient ainsi, et qu'il ne pouvait pas refuser sa grâce à ceux qui essaieraient de réaliser cet idéal.



56 Avant d'approuver définitivement François, le Pape lui avait demandé de prier et de revenir le voir.

Il voulait prendre conseil de ses cardinaux, qui firent toutes sortes d'objections, déclarèrent que cette vie de mendicité errante était indigne de religieux, qu'il leur fallait des maisons pour étudier, et par conséquent un minimum de biens et de propriétés. A les entendre, l'aventure devait mal tourner et finir en hérésie comme celle des Vaudois.

Pourtant le cardinal Colonna répliqua : « Si ce que vous dites est vrai, c'est que l'Evangile est impossible à pratiquer! Mais attention : en prétendant cela, vous outragez le Christ! »



57 Cette parole impressionna beaucoup Innocent III, et encore plus un rêve qu'il fit la nuit suivante. Il se tenait debout devant sa cathédrale, l'église Saint-Jean de-Latran, et il la voyait chanceler, se craqueler, s'effondrer. Il restait comme paralysé devant la catastrophe, sans pouvoir appeler ni même prier. Et voilà qu'arrivait un pauvre petit homme vêtu en paysan ; il s'appuyait contre le mur de l'immense église ; et au lieu d'être écrasé sous elle, il la redressait et la consolidait. Le petit homme se retournait alors vers le Pape : c'était François.



58 Le Saint-Père reçut à nouveau le petit pauvre. Il l'embrassa, le bénit ainsi que ses frères, leur fit promettre obéissance à lui et à François. Ce dernier reçut la permission de prêcher et de désigner ceux de ses frères qui en étaient capables aussi. Tous reçurent la tonsure des mains du cardinal de Saint-Paul, pour bien marquer qu'ils étaient hommes d'Eglise.

Et après un pèlerinage aux tombeaux des Apôtres, les premiers « franciscains » (que François appelait frères mineurs, ce qui veut dire : tout petits) reprirent tout joyeux leur route de l'Ombrie et d'Assise.



59 La campagne était si belle qu'ils eurent d'ailleurs la tentation de s'arrêter en route, dans les monts Sabins, pour vivre dans la solitude, priant ensemble et contemplant la nature.

Mais François comprit vite que c'était là une idée satanique, qui devait les empêcher d'accomplir la mission que le Pape leur avait reconnue. « Nous sommes faits pour prêcher, dit-il, pour arracher des âmes au diable et les gagner à Dieu. Allons, en route ! ».

Et bientôt les horizons familiers d'Assise apparurent à leurs yeux, et les pauvres cabanes du Rivo-Torto.



60 Les frères eurent bientôt la joie d'accueillir parmi eux, pour la première fois, un prêtre, Silvestre. Autrefois, celui-ci avait fait preuve d'avarice en demandant à François beaucoup d'argent pour quelques pierres destinées à Saint-Damien. A la façon dont François lui avait répondu, il avait senti le remords entrer dans son âme et compris qu'on ne pouvait servir à la fois Dieu et l'argent.

A partir de cette époque, le succès de François fut immense dans toute la région. Les hommes instruits étaient les plus étonnés en l'écoutant. Ils constataient que ce prédicateur sans instruction possédait le secret de toucher les cœurs.





61 Des merveilles analogues s'accomplissaient à Pérouse, à Sienne, à Arezzo, à Gubbio. C'est peut-être là qu'il faut chercher l'origine de la légende du loup de Gubbio, si chère aujourd'hui aux « Louveteaux ». (Après tout, ce n'est peut-être pas une légende, mais une histoire vraie.)

Il y avait là un grand loup très féroce, qui dévorait bêtes et gens. On avait bien fait des battues mais jamais on n'avait pu en délivrer le pays.

62 François entendit parler de cela. Il se rendit à Gubbio, marcha à la rencontre du loup. Il le vit, fit le signe de la croix et lui dit doucement : « Viens ici, mon frère loup. Je te commande, de la part du Christ, de ne faire de mal, ni à moi, ni à personne. »

Le loup vint se coucher aux pieds de François. Celui-ci lui reprocha tous ses méfaits et l'assura qu'il obtiendrait que les hommes et les chiens lui pardonnent s'il voulait bien promettre d'être désormais inoffensif.

Le loup plaça sa patte dans la main du saint homme, en signe de promesse. Il vécut familièrement et sagement parmi la population de Gubbio, et finit par mourir de vieillesse.





63 Les nouveaux frères étaient enthousiasmés par les paroles, les exemples et les actions merveilleuses de François. Il fallait cet enthousiasme pour « tenir le coup » dans l'étroite cabane de Rivo-Torto, surtout les jours de pluie et de bourrasque où l'on restait là grelottants, à attendre les frères quêteurs qui revenaient la besace vide.

Mais comment se plaindre de ne manger que de mauvaises raves quand on voyait François saupoudrer de cendres son écuelle ? Comment se plaindre du froid quand on le voyait se plonger en plein hiver dans un torrent, ou se rouler dans les épines ?

64 D'ailleurs, François était attentif aux moindres besoins des frères. Ceux-ci n'avaient rien de caché pour lui ; mais souvent il devinait leurs pensées et leurs désirs.

Un frère tout nouveau, Richer, s'était mis dans l'idée que François ne l'aimait pas et allait le renvoyer ; il en était désespéré.

François l'appela et lui dit : « Tu es mon enfant bien-aimé, un de ceux qui me tiennent le plus au cœur. Viens me trouver chaque fois que tu en auras le désir ou que tu te sentiras inquiet ; tu seras toujours le bienvenu. » Richer tressaillit de bonheur.



65 Une nuit, un frère gémissait : « Je meurs, je meurs ! » François fit allumer la lanterne. « Qui a crié qu'il mourait ? — C'est moi. — Que te manque-t-il donc, petit frère ? — Je meurs de faim ! »

François fit mettre la table et, pour que le pauvre affamé n'ait point de honte, il mangea avec lui, invitant les autres frères à en faire autant : « Il faut que chacun accorde à son corps ce que celui-ci réclame, afin d'avoir en lui un domestique prêt à le servir, dit-il. Que chacun consulte sa nature et que ceux qui ont besoin de manger davantage ne se croient point obligés d'imiter les autres. »



66 Une autre fois, il emmena avec lui dans une vigne un frère malade, pour lui faire manger une grappe ou deux ; et il en mangea aussi, pour que le frère n'eût pas de honte. Devenu vieux, ce frère ne pouvait pas raconter ce souvenir sans pleurer.

Devant de tels exemples de bonté, les frères rivalisaient d'esprit fraternel et évangélique. Un jour, deux frères furent attaqués par un mauvais homme qui s'était mis à leur lancer des pierres ; alors l'on vit chacun d'eux s'efforcer de changer constamment de place pour... recevoir les cailloux à la place de l'autre.



67 François était l'âme de cette communauté fraternelle. Les frères lui obéissaient avec amour. Ils accomplissaient non seulement les moindres de ses ordres, mais ils cherchaient eux aussi, à deviner ses pensées et ses désirs.

Qu'il devait être beau, le « petit pauvre » (Poverello), au milieu de ses chers petits frères ! Il était de taille moyenne, ses yeux étaient noirs et vifs, son nez droit, ses dents bien blanches, sa barbe courte et fine. Il avait conservé toute sa distinction naturelle, son regard était tendre et pénétrant. En le voyant, on se sentait meilleur ; quand il vous regardait, on se sentait compris.



68 Le séjour à Rivo-Torto se termina d'une manière imprévue. Un jour, alors que chacun priait dans sa cabane ou dans son coin, un paysan entra avec un âne comme s'il était chez lui. « Entre ici, Grison, nous allons pouvoir nous installer tout à notre aise ! »

François trouva là une excellente occasion de montrer que les frères n'avaient aucune attache. On leur prenait leurs cabanes : très bien, car elles ne leur appartenaient pas. Tous se levèrent, quittèrent pour toujours cet endroit et se rendirent à la Portioncule.



69 La chapelle de Sainte-Marie-des-Anges et le terrain environnant appartenaient maintenant à une abbaye de moines Camaldules. L'abbé accorda volontiers à François la permission de disposer du sanctuaire. Il voulait même en faire don aux Frères Mineurs, mais François refusa obstinément de devenir propriétaire.

Les frères se construisirent des cabanes de branches entrelacées, crépies de boue et recouvertes de feuilles. Sur le sol, de la paille pour coucher. La terre nue, avec un petit fossé, formait la table et les chaises. Une haie de branchages constituait la « clôture » de ce monastère d'un nouveau genre.



70 De nouveaux disciples accouraient. Certains devinrent célèbres : frère Rufin, frère Massée, frère Léon, « ma petite brebis du Bon Dieu », comme l'appelait François, et frère Junipère, dont les aventures et les naïvetés font bien rire.

On écrivit plus tard un petit livre délicieux qui nous raconte les exploits de tous ces chers compagnons de saint François. C'est le livre des « Fioretti » ou des Petites Fleurs. Il y a probablement beaucoup de légende dans tout cela, mais c'est charmant, et ce qui est sûrement et absolument vrai, c'est l'esprit tout simple, tout joyeux, tout plein de charité fraternelle et de mépris des richesses, dont font preuve les héros des Fioretti.



71 Les frères se refusaient à voir le mal et cherchaient toujours à interpréter avec charité ce que chacun disait.

Un jour, un bon frère fut croisé par un prêtre qui le traita d'hypocrite. Sur quoi, le pauvre frère se mit à pleurer.

« Pourquoi pleures-tu ? » lui dit un autre frère qui cheminait avec lui. « Parce que je suis un hypocrite. C'est certainement vrai, puisque ce prêtre me le dit. Un prêtre ne peut pas mentir. »



72 Et le bon frère Gilles (ou Egide) ! Que de bonnes histoires l'on pourrait raconter à son sujet ! Il lui arriva d'être invité chez un cardinal. Tous les jours, il s'arrangeait pour gagner son déjeuner, et il arrivait à table avec sa portion. Un matin, toutefois, il pleuvait à torrents et le cardinal se dit : « Il va bien être obligé, aujourd'hui, de manger ce que je lui offre, il n'a pas pu sortir. » Mais il apprit que Gilles était allé à la cuisine et que pour « gagner » son repas, il avait repassé tous les couteaux de la maison.



73 Il ne manquait pas de finesse, ce frère Gilles ! Sur ses vieux jours, deux riches évêques viennent le voir et se recommandent à ses prières : « Il est bien inutile que je prie pour vous, Messeigneurs, qui avez bien plus de foi et d'espérance que moi ! — Et comment cela ? demandèrent les évêques, un peu inquiets tout de même. — Certes, réplique Gilles, vous êtes abondamment pourvus de richesses et d'honneurs et pourtant vous espérez bien être sauvés. Tandis que moi, je suis tout à fait pauvre et je crains bien, malgré cela, de perdre mon âme ! »



74 Frère Gilles aimait beaucoup les animaux et il leur parlait comme saint François le faisait lui-même. A Pérouse, on le voyait discourir avec les tourterelles. Et il parcourait la campagne en chantant, composant des cantiques et faisant semblant de s'accompagner sur une viole, au moyen de deux bâtons qu'il frottait l'un contre l'autre.



75 Frère Massée, lui, était beau parleur. Quand il sortait avec François pour prêcher, le disciple avait beaucoup plus de succès que son maître. Cela se voyait... à la quête. Alors que François n'obtenait que quelques bouchées de pain rassis, on voyait Massée revenir avec de gros pains frais. Il risquait de devenir orgueilleux.

Pour le préserver de ce défaut, François le chargea de garder la porte, de s'occuper de la cuisine et du nettoyage pendant que les autres méditaient et priaient.



76 Un jour, comme il voyageait avec François, on arriva à un carrefour. « Quelle route prendre ? — Celle que Dieu nous indiquera, dit François. — Mais comment connaîtrons-nous la volonté de Dieu ? — Eh bien, tu vas tourner en rond comme un toton, et tu t'arrêteras quand je te le dirai ! »

Massée obéit. Il tourne, il tourne ; le voilà pris de vertige, il tombe ; mais comme François ne lui a pas dit de s'arrêter, il se relève et continue à tourner.

« Arrête-toi, finit par dire François ; et dis-moi de quel côté ton visage est tourné. » Chancelant, frère Massée écarquille les yeux et voit qu'il est tourné du côté de Sienne. « C'est bien, frère Massée ; Dieu veut que nous allions à Sienne aujourd'hui. »



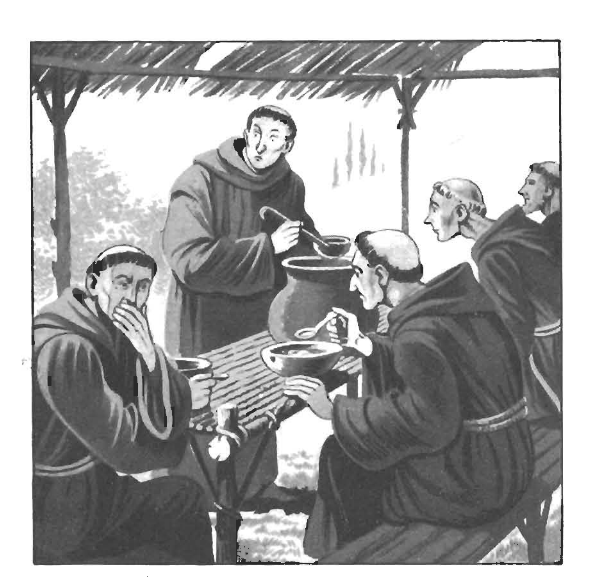
77 De frère Junipère (ou Genièvre), François disait en riant : « Que n'avons-nous tout un bois de genévriers comme celui-là ! » Un jour, un frère malade disait qu'il aurait bien envie de manger un pied de cochon. Frère Genièvre s'en va par les bois, trouve un cochon, lui coupe une patte, laisse là le cochon tout saignant et hurlant et revient à la cuisine pour faire cuire cette patte et la donner à son frère.

Bientôt, un paysan arrive furieux; c'est lui le propriétaire du cochon. François s'écrie : « Ce doit être un tour de frère Genièvre ». Et celui-ci avoue : « Ce pied de cochon a fait tant de bien à notre frère que j'en couperais bien cent pareils sans remords ! »



78 François reproche tout de même à frère Genièvre d'avoir pris le bien d'autrui. « Eh bien ! dit Genièvre, je vais aller trouver cet homme, et je saurai l'apaiser. » Et le voilà qui explique toute l'affaire au paysan, ajoutant que les cochons sont faits pour les hommes et que toute la création appartient à tout le monde.

Le paysan ne veut rien savoir. Il traite Genièvre, non seulement de voleur, mais encore d'idiot et de tête d'âne. « Décidément, il n'a rien compris ! » se dit Genièvre. Et il recommence ses explications, se jetant même au cou du paysan, qui finit par être si bien touché, qu'il pleura, demanda pardon, abattit le cochon, le fit rôtir et l'apporta aux frères.



79 Des naïvetés de frère Genièvre, on ferait tout un livre. Ne s'avisa-t-il pas, un jour, de trouver que la cuisine prenait beaucoup trop de temps ? Il décida donc de cuisiner d'un seul coup pour quinze jours. Le voilà qui met, pêle-mêle dans d'énormes marmites, de la viande, de la volaille, des œufs, des légumes en grande abondance. Le tout ni lavé, ni plumé, ni vidé.

Il était très content de son exploit et fut très étonné en voyant que les frères prenaient un air dégoûté lorsqu'il se mit à leur servir sa ratatouille. Quand il eut compris sa sottise, il se jeta à genoux et leur demanda pardon en pleurant.



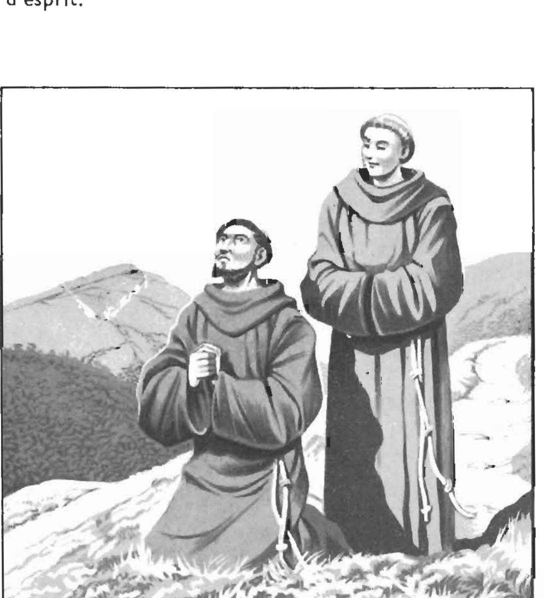
80 Frère Genièvre n'était peut-être pas si naïf que cela. Peut-être voulait-il donner des leçons sans en avoir l'air. Un jour, son supérieur lui avait fait de violents reproches. Après le couvre-feu, il va le trouver avec une écuelle : « Mon père, tu t'es beaucoup échauffé aujourd'hui. » Le supérieur envoie promener le malicieux Genièvre. « Bon, dit celui-ci, mais la soupe est cuite ; si tu n'en veux pas, je vais la manger ; veux-tu me tenir la chandelle pendant ce temps-là ? »



81 Le bon frère devint célèbre. On venait le voir comme une curiosité. Il eut vite compris qu'on se moquait de lui. Un jour que les visiteurs étaient nombreux, il se mit à se balancer comme un enfant sur une longue poutre posée sur un billot de bois ; un gamin des rues occupait l'autre bout. Il demeura ainsi très longtemps, sans avoir l'air d'apercevoir les badauds. Si bien que ceux-ci s'en allèrent tout dépités, déclarant que ce frère qui passait pour un saint n'était qu'un simple d'esprit.



82 Et Jean le Simple, qui avait laissé ses bœufs et ses champs à ses frères et à ses vieux parents pour venir rejoindre François ! Il se crut obligé de faire tout ce que faisait celui-ci. Il l'accompagnait partout, l'observait, faisait les mêmes gestes... Il se mettait à genoux comme lui, levait les mains au ciel, soupirait, crachait, toussait, tout comme François. Celui-ci eut toutes les peines du monde à l'en dissuader et à lui expliquer que ce n'était pas là la bonne manière d'imiter son supérieur.



83 Un jour que François était sorti avec frère Léon, il se trouva qu'ils n'avaient pas de bréviaire. « Cela ne fait rien, dit saint François. Voici comment nous allons prier. Je vais dire : Oh ! frère François, tu as fait tant de mal et commis tant de péchés que tu mérites d'aller en enfer. Et toi, tu reprendras : Oh ! oui, c'est vrai, frère François, tu mérites d'aller au plus profond de l'enfer ! ». Et frère Léon de dire : « Fort bien, Père, commençons l'office. »

François commence comme il avait dit, mais voilà frère Léon qui répond : « Non, frère François, Dieu accomplira tant de bien à travers toi, que tu iras au Paradis. »



84 « Ce n'est pas du tout cela, voyons ! s'écria François. Tiens, quand je dirai : Frère François, tu mérites d'être damné !... tu reprendras : Oui, c'est vrai, tu mérites bien d'être jeté parmi les damnés ! — D'accord ! » dit Léon.

Mais il ne put que reprendre : « Frère François, tu deviendras bienheureux entre les bienheureux ! ».

François ordonna à frère Léon de ne pas recommencer. Mais il n'eut pas meilleur succès une troisième et une quatrième fois. Il pleura : « Misérable frère François, comment peux-tu croire que Dieu aura pitié de toi ? Et toi, frère Léon, comment peux-tu me désoler ainsi ? — Je fais ce que je peux, répliqua frère Léon, mais c'est Dieu qui me force à parler comme Il lui plaît, et pas comme je veux et comme tu veux. »

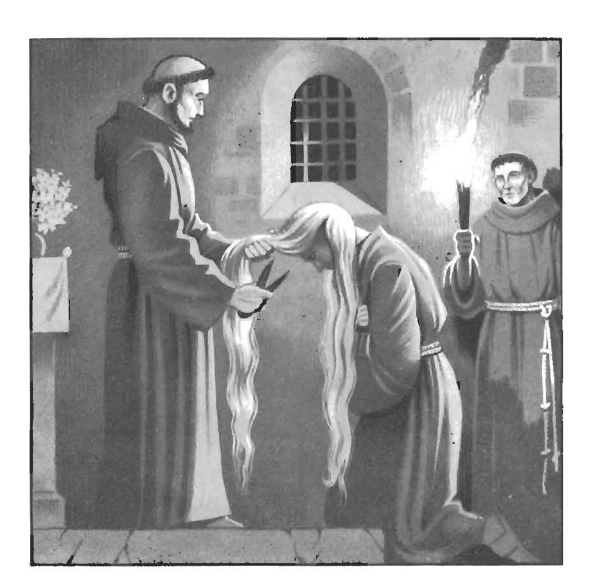




85 Un jour, François entreprit d'expliquer à frère Léon ce que c'est que la joie parfaite : « Ce n'est pas d'être très saint, de faire des miracles, de connaître toutes les langues et toutes les sciences et les secrets de la nature... Mais tiens, si, arrivant à la Portioncule, tout percés de pluie, transis de froid, crottés de boue, le frère portier refusait de nous recevoir; s'il nous chassait avec des coups en nous traitant de coquins; si, malgré nos supplications, il nous roulait dans la neige et nous assommait avec un gourdin; et si nous supportions tout cela patiemment et gaîment en songeant aux souffrances du Christ, ô frère Léon, ce serait cela, la joie parfaite! »

86 Il y avait à cette époque, à Assise, une belle et pieuse jeune fille, de famille noble, que ses parents songeaient déjà à marier. Elle allait sur ses dix-huit ans et avait trois sœurs et un frère. Elle s'appelait Claire Offreducci. Elle entendit François prêcher dans la cathédrale et fut bouleversée. Déjà décidée à se donner tout entière à Dieu, elle comprit que le Seigneur lui demandait de vivre de la même vie de pauvreté que le jeune prédicateur. Mais comment faire ? Grâce à son cousin Rufin, qui était l'un des premiers frères, elle put se rendre auprès de François et lui fit part de son projet.





87 François l'encouragea et la prépara peu à peu, sans toutefois brusquer les choses. Tous deux convinrent du dimanche des Rameaux (18 mars de l'année 1212) : ce jour-là, Claire devait dire adieu au monde.

Dans la cathédrale Saint Rufin, elle assista à la messe pontificale, entre sa mère et ses sœurs qui ne se doutaient de rien, et parée de sa plus riche robe de fête. Absorbée dans sa prière, elle oublia de s'avancer vers le banc de communion pour recevoir le rameau bénit. Alors l'évêque Guido — que François avait mis au courant de la décision de Claire — se dérangea lui-même et vint remettre la palme à la jeune fille toute confuse.

88 Quand la nuit fut venue, Claire sortit de la maison de ses parents en passant par le cellier. Avec une de ses parentes, elle gagna la Portioncule. Les frères l'attendaient avec des torches et la conduisirent devant l'image de la Vierge. Elle se dépouilla de sa belle robe et reçut un grossier sarrau de laine analogue à celui des frères; une corde remplaça sa ceinture ornée de joyaux. Agenouillée devant François, celui-ci lui coupa sa belle chevelure d'or; elle se couvrit la tête d'un voile noir.

Claire prononça alors les vœux que font toutes les religieuses, et elle promit obéissance à François. Celui-ci l'emmena dans un couvent de Bénédictines où elle serait en sécurité.



89 Le matin venu, les parents de Claire crièrent qu'on avait enlevé leur fille. Ayant appris sa résolution et découvert sa retraite, ils firent tout pour la ramener chez elle de gré ou de force. Mais Claire, s'enfermant derrière la grille de la « clôture » qu'un homme ne peut franchir sans être excommunié, rejeta son voile et montra sa tête rasée : « Je suis l'épouse du Christ. » Sa famille renonça alors à la reprendre.

Mais quinze jours plus tard, la petite Agnès, sœur cadette de Claire, s'enfuyait aussi et venait rejoindre sa sœur. La fureur des parents ne connut plus de bornes, d'autant plus qu'Agnès était fiancée et qu'on avait déjà fixé le jour des noces.



90 L'oncle des jeunes filles, Monald, se rendit au couvent avec douze hommes armés, décidé à s'emparer de la fugitive. Les sœurs bénédictines, épouvantées, laissèrent forcer leur couvent. Agnès eut beau se débattre : saisie, rouée de coups, foulée aux pieds, traînée par les cheveux, on l'emmenait.

Claire priait pour sa sœur, impuissante qu'elle était à la protéger. Et voici que tout à coup, les douze hommes se sentirent incapables de faire avancer le corps de la jeune fille, devenu lourd comme un bloc de pierre. Monald, en colère, leva le poing pour la frapper : son bras s'arrêta, paralysé et douloureux. Force fut de laisser Agnès rejoindre sa sœur.



91 Bientôt, François put installer sœur Claire à Saint-Damien. De nombreuses jeunes filles, de nobles dames, demandèrent à rejoindre celle qui avait renoncé au monde. Il y eut même des mariages qui se dénouèrent, le mari s'en allant retrouver François, et la femme rejoignant Claire.

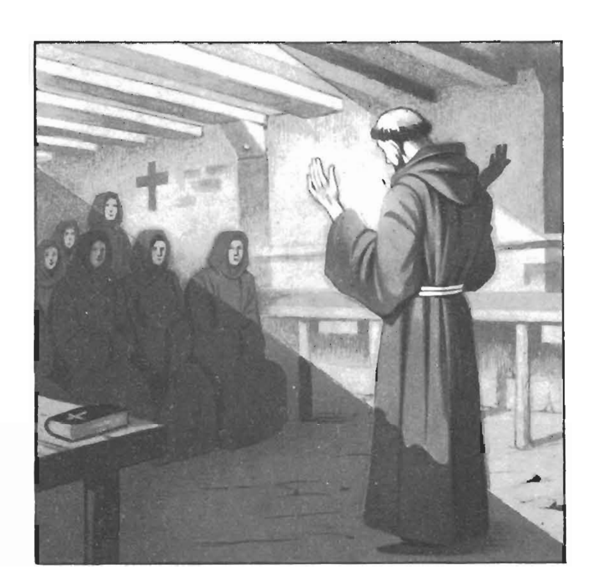
Ainsi fut fondé l'ordre des « Pauvres Dames » que le peuple appela par la suite les « Clarisses ». Les jeunes filles qui entraient à Saint-Damien abandonnaient tous leurs biens. Les sœurs se nourrissaient de quelques légumes qu'elles cultivaient et des aumônes que les frères mendiaient pour elles. Elles priaient une grande partie du jour et de la nuit.



92 Elles tissaient et brodaient des linges d'autel pour les églises pauvres ; elles confectionnaient des hosties pour la célébration de la messe, en se servant d'un moule que François avait fabriqué lui-même. Elles recueillaient et soignaient les malades et les infirmes.

Claire, que saint François obligea à prendre le titre d'abbesse, veillait sur ses sœurs et prêchait d'exemple. Elle poussait aussi loin que François le souci de la pauvreté et ne voulut jamais que les couvents des Pauvres Dames puissent posséder quoi que ce soit. Non sans difficulté, elle se fit donner par Innocent III ce « privilège » de la pauvreté absolue que le Pape signa de sa main.





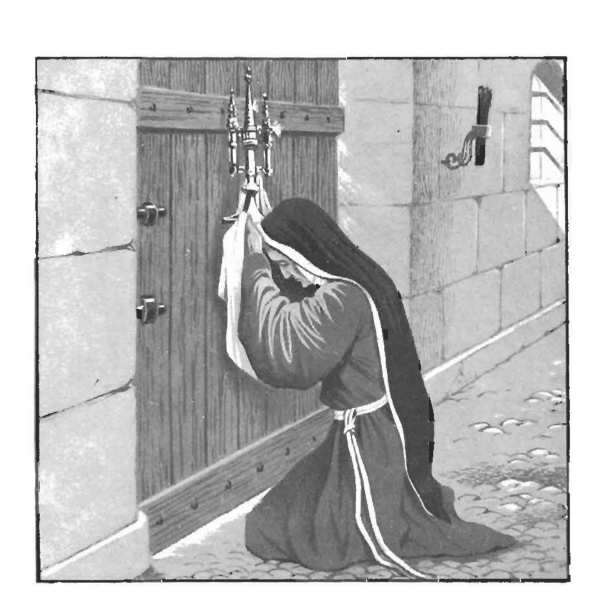
93 Claire travaillait de ses mains comme les autres sœurs, servait à table, soignait les malades, lavait les pieds des sœurs qui avaient été mendier, se réservait les besognes les plus répugnantes.

Quand la maladie l'obligeait à se coucher, elle brodait des nappes et des parements d'autel. Elle jeûnait, se contentant de pain et d'eau ; elle couchait sur des sarments, avec une bûche pour oreiller. François eut beaucoup de peine à l'obliger à modérer ses mortifications : il dut recourir aux ordres de l'évêque. Encore Claire, pour compenser, décida-t-elle de porter une chemise en cuir de porc, dont les soies étaient tournées vers l'intérieur.

94 François, reconnaissant que Claire était très capable de diriger elle-même son monastère, désirait de plus en plus, par humilité, que les sœurs s'habituent à se passer de lui. Il espaça ses visites.

Un jour que Claire, à force de supplications, avait obtenu que François vienne prêcher aux sœurs, il se dit qu'elles trouveraient sans doute un plaisir trop humain à sa parole. Il vint, demanda des cendres, se les versa sur la tête en présence des sœurs et récita le « Miserere », c'est-à-dire le grand cantique de pénitence du roi David. Ce fut toute sa prédication.





95 Claire demandait souvent à François de venir manger avec lui, et toujours il refusait. Un soir, pressé par ses frères, il finit par accepter, mais il fit venir Claire à Sainte-Marie-des-Anges, où elle avait prononcé ses vœux.

Le repas fut servi sur la terre nue. Dès qu'on apporta le plat, François se mit à parler du Bon Dieu avec tant de charme que chacun en oublia de manger. Et de loin, les gens d'Assise crurent voir comme des grandes flammes. Se figurant que le couvent, l'église et le bois brûlaient, ils accoururent. Mais ils ne virent plus aucun feu. Seulement, François, assis par terre, parlait et Claire ainsi que les frères semblaient en extase en l'écoutant.

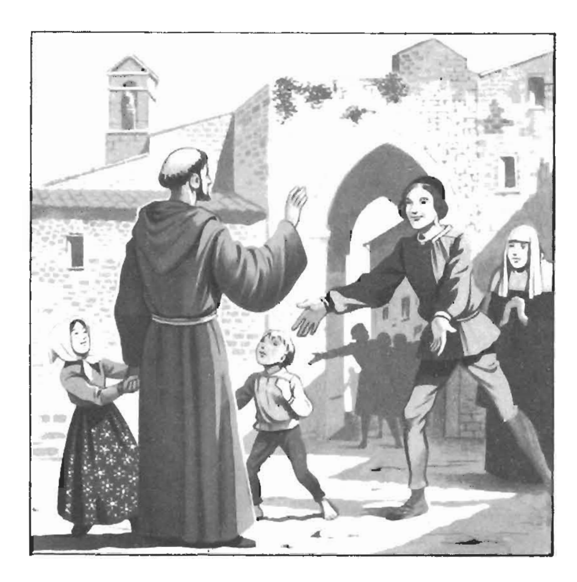
96 Un jour, le couvent de Saint-Damien fut attaqué et assiégé par les Sarrasins, qui dévastaient la région. Les sœurs avaient grand'peur, et se rassemblèrent autour de Claire, alors malade et au lit.

Alors l'abbesse demanda qu'on lui remit l'ostensoir d'argent et d'ivoire où l'on conservait le Saint-Sacrement ; puis elle se fit transporter jusqu'à la porte bien fermée du couvent et y demeura plongée dans la prière, tenant toujours son divin fardeau et implorant Jésus-Hostie de protéger ses filles.

Et les Sarrasins levèrent le siège, respectant le couvent et les religieuses.



97 Claire survécut longtemps à François. Elle mourut en 1253, après de longues années de maladie : « Depuis que, grâce à François, j'ai appris à connaître mon Seigneur Jésus, disait-elle, aucune douleur, ni aucune pénitence ne m'a paru trop lourde. » Le Pape, en personne, était venu la voir. Les vieux compagnons de François : Léon, Ange, Genièvre lui-même étaient là pour lui lire la Passion du Christ. « Donne-moi des nouvelles de Dieu ! » disait la mourante au bon frère Genièvre. Et elle expira, les yeux au ciel, disant qu'elle voyait les saints, Notre-Dame et le Roi de Gloire Lui-même lui faisant signe de monter au ciel.



98 En 1211 et 1212, saint François accomplit de nombreuses tournées de prédication en Italie. Certes, il avait souvent envie de s'enfermer dans la solitude, comme Claire en son couvent. Mais il savait que ce n'était pas là sa vocation. Il se rendit donc à Florence, à Pise... Chaque fois qu'il rentrait à Assise, le peuple accourait en foule : « Voici le Saint ! » criait-on. François n'aimait pas cela : « Allons, disait-il, j'ai encore le temps de mal tourner ! » Et il ajoutait : « Tout ce que je fais, un pécheur peut le faire. Il peut jeûner, prier, pleurer, se mortifier. Ça ne veut rien dire du tout ! »



99 Il cherchait à se faire passer pour un grand pécheur. Ayant été malade, on l'obligea à manger du poulet. Mais une fois guéri, il obligea un frère à le mener par les rues, la corde au cou, en criant : « Venez voir ce grand glouton, ce misérable qui mange du poulet, et vous ne le saviez pas ! » Et comme tout le monde admirait son humilité, il fit venir un autre frère : « Tu vas me dire des insultes, me traiter de rustre, de vaurien, de serviteur inutile. Comme cela, j'entendrai au moins d'un côté la vérité sur mon compte ! »

Entre ses tournées, François faisait de longues retraites, dans une île du lac Trasimène, ou dans la campagne. Mais le démon le poursuivait de tentations : il était désespéré, se voyait damné, ou encore il avait envie de tout abandonner et de se marier.



100 Il se guérit de cette dernière idée en faisant sept bonshommes de neige : « Tu vois, se disait-il, cette grosse-là, c'est ta femme ; et voici tes deux fils, et tes filles, et ton valet, et ta servante. Tu n'as pas de quoi les nourrir. Ils vont mourir de froid. Alors réjouis-toi de n'avoir que ton Dieu à servir ! »



101 C'est au cours de l'une de ces missions que — nous disent les Fioretti — saint François prêcha aux oiseaux. Ceux-ci s'étaient groupés en grand nombre au bord de la route et dans un champ ; il y en avait qu'on n'avait jamais vus dans le pays. « Mes frères les oiseaux, leur dit François, il faut bien louer le Bon Dieu, qui vous a permis de voler librement, qui vous a donné votre riche vêtement, et votre belle voix, et le grain qui vous nourrit, et l'eau qui vous désaltère, et les arbres pour bâtir vos nids. » Et les oiseaux approuvèrent de leurs petits cris et par toute une mimique touchante. François et les oiseaux louèrent ensemble le Créateur, puis le Saint les bénit et ils s'envolèrent.



102 Saint François ne songeait pas seulement à l'Italie, mais au monde entier. Il attendait seulement que les frères soient plus nombreux. Il aurait surtout bien voulu aller prêcher l'Evangile aux Sarrasins, aux mahométans. Comme on parlait beaucoup de croisade à l'époque, François songeait à organiser une croisade bien à lui, sans autres armes que l'Evangile.

Il alla plusieurs fois à Rome, pour entretenir le Pape de ses projets. En route, il prêchait. C'est au cours d'un de ces voyages qu'un jour il dut imposer silence aux hirondelles qui piaillaient si fort qu'on ne l'entendait plus parler : « Attendez que j'aie fini, mes petites sœurs », leur dit-il.



103 On voit que François était très familier avec les animaux. Ce n'était pas de la sensiblerie, mais une manifestation de son amour et de son respect pour la création du Bon Dieu. Il s'opposait ainsi aux fausses doctrines des Albigeois.

A Sienne, il recueillit des tourterelles et leur fit faire des nids. A Greccio, il délivra un levraut qui ne voulait plus le quitter. A Rieti, le passeur du lac lui offrit une grosse tanche. Il la rejeta à l'eau en lui recommandant de bénir Dieu.

Il voulait aussi que les frères jardiniers aient soin de cultiver de belles fleurs, et il parlait aux fleurs comme aux bêtes.



104 Lorsque François se rendait à Rome, il descendait dans la maison d'une famille noble très généreuse. La maîtresse de maison, Jacqueline de Settesoli, lui était toute dévouée et lui rendit de nombreux services. Comme elle était mariée et mère de famille, elle ne pouvait aller rejoindre Claire et ses sœurs, mais François l'appelait en riant : « Mon frère Jacqueline », à cause de son caractère viril et de sa charité pour les frères.

Muni de l'autorisation du Pape, François s'embarqua pour l'Orient avec un frère. Mais la tempête fit échouer le navire et François revint en Italie sur un autre bateau en véritable passager clandestin.



105 Pendant son voyage de retour, François fit un sermon qui convertit un des plus fameux poètes du moment, qu'on appelait « Le Roi des vers ». « Frère, dit le poète, emmène-moi loin des hommes et donne-moi à Dieu! » François lui fit prendre le nom de frère Pacifique.

Habituellement, François se méfiait des nobles et des lettrés qui venaient à lui. Il craignait aussi que ces savants changent peu à peu l'esprit de son Ordre en y introduisant un goût des hautes études et des discussions philosophiques. Cela détournerait les frères de l'apostolat et de la prédication populaires (il ne se trompait pas!).



106 Par contre, en présence des pauvres, des lépreux, des vagabonds, et même des voleurs et des brigands, son cœur et ses bras s'ouvraient tout grands.

Mais ses disciples n'agissaient pas toujours comme leur maître. Un certain frère Ange reçut un jour la visite de trois brigands qui vivaient de rapines et peut-être de meurtres. Ils demandèrent à manger. Il faut voir comme ils furent reçus : « Allez vous-en, bande de voleurs et d'assassins, le pain des serviteurs de Dieu n'est pas pour vous. »

Les brigands s'enfuirent tout penauds, en traitant frère Ange de vieux grigou et de sans-cœur.



107 Peu après, François arrive porteur d'une besace pleine de bon pain et d'une fiole de vin. Frère Ange lui raconte son aventure. François s'en montra très mécontent : « Tu n'as pas agi en vrai frère mineur. Il faut être bon avec les pécheurs pour les ramener à Dieu. Va chercher ces brigands et donne-leur ces provisions! »

Et voilà notre frère sur la route, criant partout : « Brigands... brigands, où êtes-vous ? » Les brigands l'aperçurent : « Ah! ça, c'est trop fort. Ce moine nous poursuit. Qu'est-ce que nous allons lui passer! »

Mais frère Ange continuait : « Frères brigands, où êtes-vous ? » Pour le coup, les brigands se regardèrent stupéfaits : « Allons voir ce qu'il veut ». Et ils revinrent sur leurs pas.



108 Tout joyeux, frère Ange se mit à genoux et leur tendit les provisions : « C'est pour vous, frères brigands. C'est de la part du frère François. Il est si bon! Ah! ce n'est pas comme moi... Je vous demande bien pardon! »

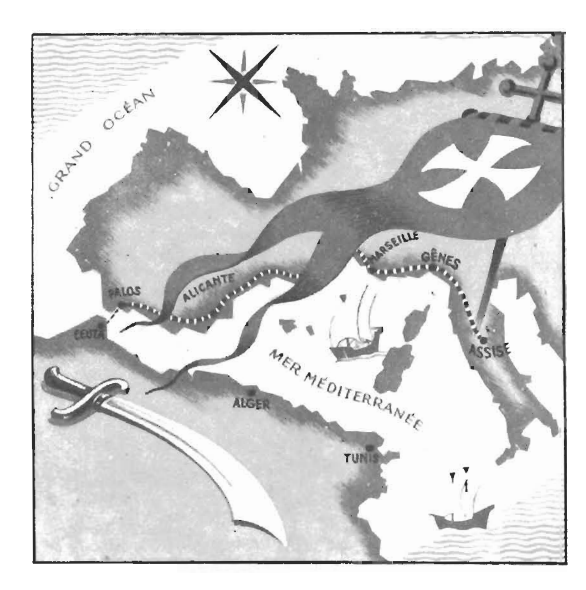
Et pendant qu'ils dévoraient à belles dents et que le vin les mettait de meilleure humeur : « Pauvres frères brigands, vous êtes bien malheureux! Frère François vous supplie de servir Dieu et d'aimer votre prochain. »

Il fit et dit si bien que les brigands voulurent voir ce fameux frère François. Ils revinrent au couvent où le Saint les pressa sur son cœur. Ils se convertirent et demandèrent d'être admis parmi les frères.



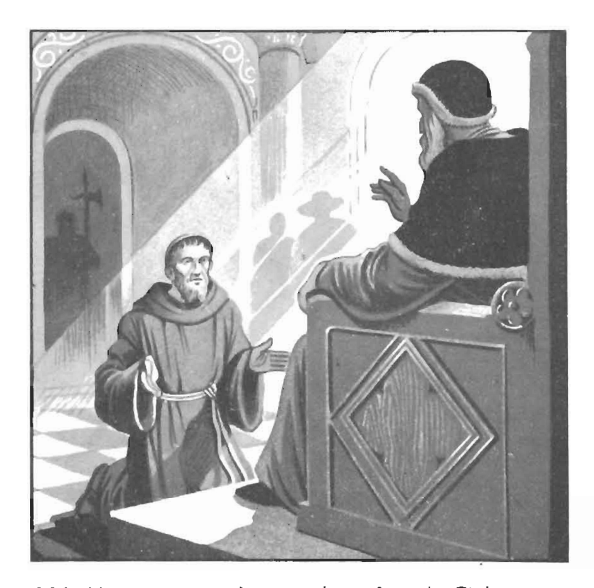
109 N'ayant pu atteindre la Terre Sainte par l'Est et par mer, François tenta le voyage par l'Ouest et par terre. Il savait que le sultan, le grand chef des musulmans — qu'on appelait, en Italie, le Miramolin — était au Maroc.

Il partit donc pour l'Espagne, pendant l'hiver de 1213-1214, et il traversa très probablement le midi de la France. Mais nous n'avons aucun renseignement sur ce voyage de François : tout ce que nous savons, c'est qu'il tomba malade et qu'une fois de plus il dut renoncer à son projet d'aller convertir les infidèles.



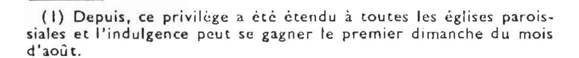
110 Nous avons déjà vu que François avait une haine immense du péché, et une très grande douleur des fautes qu'il avait commises ou cru commettre. Aux premiers temps de sa conversion, il demanda pardon à Dieu avec beaucoup de larmes jusqu'à ce qu'il entendit une voix lui dire : « Ne crains rien, tes péchés te sont pardonnés. » Et depuis, il avait encore beaucoup prié et pleuré.

Il savait que l'Eglise, puisant dans le trésor des mérites de Jésus et des Saints, accordait « l'indulgence plénière », c'est-à-dire la rémission complète des péchés (y compris la peine de Purgatoire à subir après la mort), à tous les chrétiens qui prenaient la croix et allaient combattre en Terre Sainte. Mais il savait aussi que c'était bien difficile de réussir à aller jusque-là !



111 Alors, songeant à toutes les grâces du Ciel reçues dans la chapelle de la Portioncule, il alla bravement trouver le nouveau Pape, Honorius III, pour lui demander que l'indulgence plénière fût accordée à ceux qui visiteraient cette chapelle dans un esprit de repentance, après s'être confessés et avoir reçu l'absolution.

Le Pape ne voulait accorder à François, pour sa chapelle, qu'une toute petite indulgence partielle. Le Saint insista si bien qu'il obtint le grand privilège demandé, mais pour un jour seulement dans l'année, le 2 août (1). François demanda encore autre chose au Pape Honorius.



(1) Depuis, ce privilège a été étendu à toutes les églises paroissiales et l'indulgence peut se gagner le premier dimanche du mois d'août.



112 Il avait vu en rêve une poule noire entourée d'un si grand nombre de poussins qu'elle ne pouvait les rassembler sous son aile. « C'est bien ce qui m'arrive avec mes frères, se dit-il. Ils sont si nombreux que je ne puis les protéger tous. Il peut leur arriver malheur. Il faut que je les recommande à la Sainte Eglise. »

Il comprenait bien que le Pape ne pouvait pas s'occuper par lui-même de tous ses frères et de son Ordre ; il lui demanda de déléguer à ce soin un cardinal qui serait le protecteur des Frères Mineurs. Il obtint que ce fût le cardinal Hugolin, évêque d'Ostie, qui l'aimait beaucoup et lui avait déjà donné d'excellents conseils.



113 Cette aide était très nécessaire à François, dont la tâche était bien plus compliquée depuis que ses frères étaient si nombreux. Ah ! le Pape Innocent avait eu raison de l'avertir tout au début ! Il était plus facile de renoncer aux richesses, ou de courir les routes avec une petite équipe, que de diriger des milliers de religieux, sans compter les sœurs, qu'il fallait bien conseiller aussi.

Bref, François sentait que tout cela risquait, comme nous dirions aujourd'hui, de devenir « une immense pagaille ». Mais il n'avait pas lui-même un tempérament d'organisateur.



114 La nécessité d'une excellente organisation se faisait sentir plus fortement du fait du développement des missions à l'étranger. François s'était imaginé que, la grâce de Dieu suffisant à tout, il pourrait envoyer sans inconvénients n'importe quels frères dans n'importe quels pays !

Au retour de la mission de 1217, les frères revenant de France dirent qu'on les avait pris pour des Albigeois. En Allemagne, comme ils ne comprenaient pas la langue du pays, ils s'étaient laissé mettre en prison comme hérétiques. En Hongrie, on avait lâché les chiens sur eux et on les avait dépouillés de tout.



115 Pourtant, tout en sentant qu'un peu plus d'organisation devenait nécessaire, François s'en méfiait. Il avait peur qu'une Règle aux multiples prescriptions ne finisse par tuer cette simplicité charmante qui avait rendu la vie si agréable aux premiers frères, malgré son austérité extraordinaire. Et il pensait aussi que si l'on transformait l'esprit de pauvreté en article de Règle, comme dans un Code où tout est bien précisé, on finirait par vivre beaucoup moins pauvrement et avec moins de ferveur. Il ne voulait pas que la Sainte Pauvreté ne fût plus qu'une étiquette sur un flacon vide.

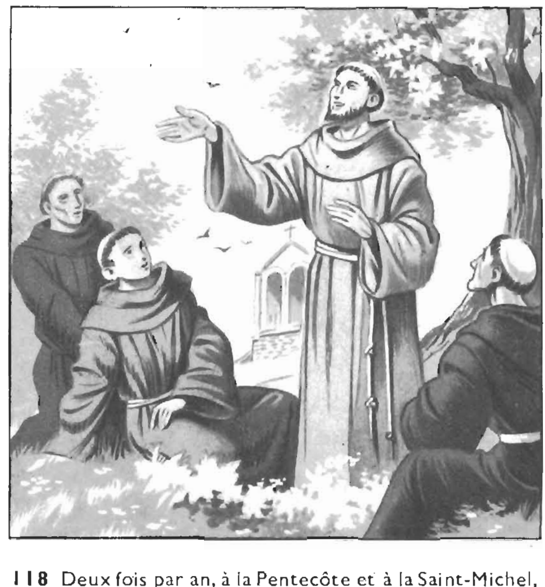


116 Et pourtant, c'est une loi de la vie, une loi terrible !

Quand une maison grandit, elle perd son caractère familial. Une grande usine est moins agréable à l'ouvrier qu'un petit atelier d'artisan. Mais allez donc empêcher les bonnes maisons de grandir, et les Ordres religieux fondés par des Saints de se développer !

Quand un arbre est vieux, le vent souffle et fait tomber les branches mortes, cependant qu'à peu de distance, de jeunes pousses vigoureuses se développent. Quand une institution trop bien organisée perd la ferveur des premiers temps (des temps « héroïques », comme on dit), il faut un réformateur, un nouveau François. Mais en attendant, il faut subir la loi de la vie...



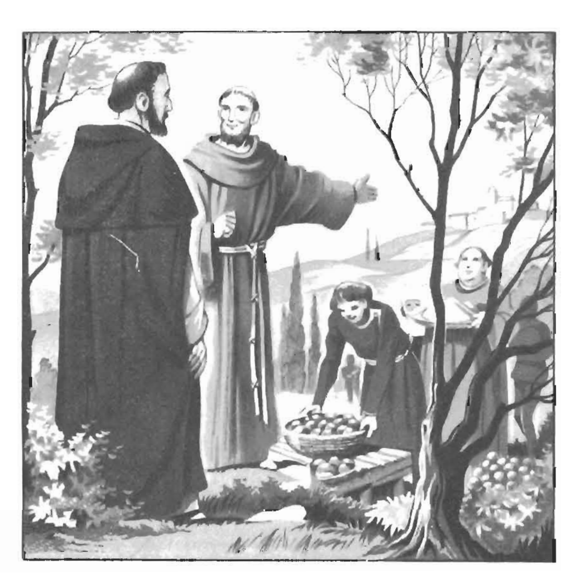


117 Ce fut le rôle du cardinal Hugolin — qui devait devenir Pape plus tard sous le nom de Grégoire IX — de débrouiller peu à peu toutes les affaires. L'Ordre s'organisa en provinces. On institua une année de formation ou « noviciat » pour les nouveaux frères. Les rapports entre les couvents de Clarisses et les frères furent précisés. La Règle des « Pauvres Dames » fut mise au point (non sans peine, car sainte Claire trouvait toujours qu'on ne permettait pas suffisamment aux sœurs de vivre dans la pauvreté totale). Enfin, les frères furent réellement protégés et le cardinal rassura par de bonnes lettres les évêques qui, méfiants, chassaient ceux-ci comme des vagabonds ou des hérétiques.

118 Deux fois par an, à la Pentecôte et à la Saint-Michel, François réunissait tous les frères à la Portioncule. C'était ce qu'on appelle le « Chapitre ». Chacun posait des questions, demandait comment il fallait suivre la Règle. François prêchait, donnait ses conseils. Il aimait beaucoup parler de l'Eucharistie et des prêtres. Les prêtres étaient souvent loin d'être des modèles, au temps de saint François. Aussi insistait-il d'autant plus sur le respect que les frères devaient au sacerdoce.

Il improvisait aussi de magnifiques cantiques qui ravissaient d'aise tous les frères. Il chantait les vertus chrétiennes, il chantait la Sainte Vierge, il chantait la grandeur et la bonté de Dieu.





119 Le cardinal Hugolin assista pour la première fois au chapitre à la Pentecôte en 1218. Prenant son rôle très au sérieux, il se dépouilla de ses beaux vêtements rouges, se mit nu-pieds, et revêtit la pauvre robe des Frères Mineurs. Après avoir chanté la messe, il aida les frères à laver les pieds de quelques pauvres.

Mais ce n'était pas une formalité, comme dans nos églises le jour du Jeudi-Saint. Comme le cardinal n'arrivait pas à décrasser les pieds d'un mendiant, celui-ci, qui ne pouvait le reconnaître sous sa bure, s'écria : « Vraiment, tu ne sais pas y faire! Laisse donc ta place à un autre frère! »

120 Saint François reçut, au même chapitre, la visite de saint Dominique, qu'il avait déjà rencontré à Rome. Le grand Saint espagnol, qui fondait de son côté un Ordre de Frères Prêcheurs, pour la conversion des hérétiques, songea un moment à le « fusionner » avec celui de François. Ce dernier s'y étant refusé, Dominique lui demanda, en souvenir de leur rencontre, la corde qu'il portait autour des reins.

Dominique fut dans l'admiration lorsqu'il vit la ferveur et la pauvreté des frères. Il se demandait comment tout ce monde pouvait vivre sans qu'il y ait apparemment un « ministère du ravitaillement ». Et il vit que les gens de la région leur apportaient tant de provisions, que les frères étaient obligés de demeurer sur place plus longtemps pour finir les restes !



121 En 1219, de nouvelles missions à l'étranger furent organisées, sur un meilleur plan. Les chefs de mission étaient munis de lettres officielles fournies par Rome. Une équipe s'en alla à Tunis, d'autres en Grèce et en France, une autre encore au Maroc. Mais personne n'osa retourner en Allemagne, tant on conservait mauvais souvenir de la réception faite à la première mission en ce pays.

En Tunisie, les frères furent mal reçus. Les chrétiens de Tunis craignaient que la présence des missionnaires ne provoque une persécution. Ils obligèrent frère Gilles et les autres à repartir. Un frère se cacha, resta à Tunis et fut rapidement mis à mort.



122 François embrassa tendrement les six frères qui devaient réaliser son vieux rêve et partir au Maroc pour tenter de convertir le « Miramolin ». Il les bénit en pleurant.

L'un des frères tomba malade en route. Les cinq autres furent arrêtés par les musulmans dans le sud de l'Espagne, qui était encore sous la domination de ceux-ci.

On les envoya au sultan, Abu-Jacoub, qui résidait au Maroc, pour qu'il décidât du traitement à leur faire subir.



123 Ce sultan était assez pacifique. Il laissa les frères en liberté. Mais, s'apercevant qu'ils en profitaient pour prêcher, il les fit reconduire au port de Ceuta avec ordre de rentrer en Italie. Les frères, obstinés, revinrent. Et cela par trois fois. Ils s'enhardirent jusqu'à prêcher sur une place où ils savaient que le « Miramolin » allait passer. Cette fois, la mesure était comble. Abu-Jacoub les fit arrêter, torturer (on les roula pendant une nuit sur du verre pilé) et il les décapita tous les cinq de sa main.

Quand François apprit cela, il s'écria : « Maintenant, je peux dire que je possède vraiment cinq frères ! » Mais il ne permettait pas à ses religieux de tirer orgueil de cet exploit.



124 « Vous vous vanterez de votre propre martyre plus tard, leur disait-il ; en attendant, ne vous vantez pas de celui des autres. »

Mais le glorieux échec de la mission du Maroc ravivait dans le cœur de François le désir d'aller prêcher aux infidèles. Il aurait bien voulu finir sa vie comme martyr.

Il avait déjà envoyé un frère en Terre Sainte, Elie de Bombarone (qui devait plus tard jouer un rôle de premier plan dans l'Ordre).

C'était l'époque de la quatrième croisade, tentée contre le sultan d'Egypte et celui de Syrie. François se nomma deux « vicaires » pour le remplacer pendant son absence et se prépara à partir.



125 Avec son compagnon Pierre de Catane, François s'embarqua donc à Ancône, et parvint à Saint-Jean-d'Acre vers la fin de juillet 1219. Il y retrouva sans doute le frère Elie qui le conduisit au camp des Croisés, alors en train d'assiéger la ville de Damiette. Le siège durait depuis plus d'un an. Quelques jours avant l'arrivée de François, une grande bataille avait eu lieu et deux mille Sarrasins avaient péri. Les deux grands chefs musulmans étaient très habiles et très braves. Leur armée, malgré ses pertes, résistait à tous les assauts, et le moral des Croisés était assez bas.



126 François n'avait pas confiance dans les armes; il pensait avec raison que ce n'était pas une victoire militaire qui convertirait les musulmans.

Un matin, il s'avança tout seul vers les avant-postes ennemis et dès qu'il fut en vue, il cria : « Soudan! Soudan! » (sultan). On le prit pour un parlementaire et on le conduisit au sultan Melek el-Kamel, qui fut bien étonné de voir arriver devant lui ce petit homme maigrichon, vêtu comme un mendiant.



127 Et François annonça l'Evangile au sultan. Celui-ci ne se fâcha pas : il devait être charmé, comme tout le monde, par la parole et le bon regard de François. Mais il ne se convertit pas. Il dit seulement : « Prie pour moi, afin que Dieu me révèle la religion qui lui est le plus agréable. »

Le sultan offrit de nombreux présents à François, qui refusa. Il accepta seulement un grand cor d'ivoire qui lui servit, à son retour, à rassembler les gens lorsqu'il voulait prêcher.

François prêcha plusieurs jours dans le camp musulman, mais il n'obtint aucun résultat... même pas celui de se faire arrêter et martyriser!



128 Sans doute le sultan se rendait-il compte que François était un peu un phénomène exceptionnel, et que l'ensemble des chrétiens était loin de vivre comme lui. Les Croisés, en Orient, donnaient par leur conduite un déplorable exemple. Ils étaient loin d'avoir la sainteté d'un François, ou même la piété d'un Godefroy de Bouillon.

Le 5 novembre, Damiette fut prise et le sultan fut battu. Les Croisés se livrèrent à des massacres épouvantables, et à des orgies interminables. François était dégoûté. Son cœur se serrait. Il s'en alla en pèlerinage de pénitence aux Lieux Saints de Bethléem et de Jérusalem.



129 Il y reçut de mauvaises nouvelles d'Italie. L'un de ses vicaires avait compliqué la Règle. L'autre avait obtenu que quiconque causerait un dommage aux couvents de Clarisses serait excommunié. Le frère Jean de Capella avait fondé un Ordre dissident. Allons! il fallait rentrer.

Tristement, François regagna l'Italie; il alla trouver le cardinal Hugolin pour faire annuler les décisions de ses vicaires, et il convoqua un grand « chapitre » de Pentecôte (1221), bien décidé à réorganiser à fond son Ordre où commençaient à s'affronter des tendances si diverses.

Les frères y vinrent au nombre de trois mille. Ils durent se faire des cabanes pour y camper.



130 François fut accueilli avec une immense joie. On avait déjà raconté qu'il était mort, noyé ou martyrisé par les musulmans. Chacun voulait être béni par lui.

Alléguant sa mauvaise santé — il commençait à avoir très mal aux yeux — François s'était démis de sa charge de chef des Frères Mineurs en faveur de Pierre de Catane. Celui-ci mourut presque aussitôt et fut remplacé par le frère Elie. François, comme un simple frère, promit obéissance à ses successeurs.

C'est au « chapitre » de 1221 que François obtint enfin qu'une mission se rende en Allemagne où, cette fois, elle fut très bien reçue et fit beaucoup de bien.



131 Quand chacun fut désigné pour sa nouvelle mission, à la fin du « chapitre », un humble frère resta tout seul. On ne le connaissait guère. Il venait du Portugal. Son nom était Antoine.

Finalement, ayant appris qu'il était prêtre, le supérieur d'une province d'Italie demanda à frère Elie la permission de l'emmener dans son ermitage. Antoine y resta longtemps, lavant la vaisselle, travaillant au jardin.

Ce n'est que par hasard qu'on s'aperçut qu'il prêchait très bien et qu'il était très savant. Antoine n'en avait jamais rien dit.

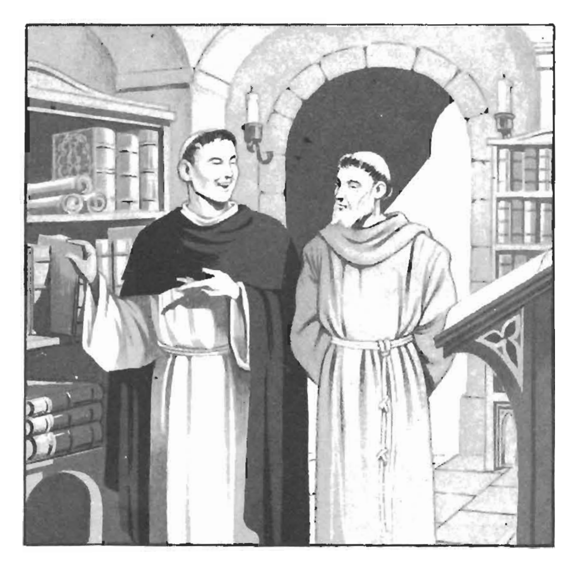
Cet humble frère, c'est le grand saint Antoine de Padoue.



132 C'est aussi à ce « chapitre » que François décida de mettre en forme la Règle de l'Ordre, comme on le lui réclamait bien souvent.

Jusqu'ici, sa Règle n'était qu'une série disparate de versets d'Evangile, de conseils fraternels et pratiques, de prières, car François n'avait pas eu pour but, en la dictant, de faire un règlement d'organisation, mais d'indiquer aux frères comment suivre l'Evangile.

On y lisait de jolies choses comme ceci : « Les frères doivent bien prendre garde à ne pas avoir l'air sombre, comme les hypocrites et les ambitieux; ils doivent se montrer toujours joyeux, gais, aimables et agréables à tous. »

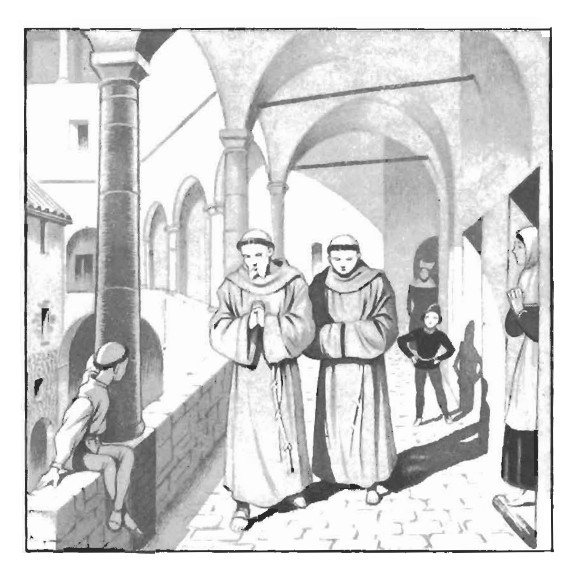


133 C'est pendant la rédaction de la nouvelle Règle que François sentit qu'il ne serait pas assez fort pour empêcher son Ordre d'évoluer, sous l'influence d'Elie et de tout un parti de frères.

On voulait faire des études, avoir des livres et des bibliothèques, et donc des couvents bien construits pour les abriter.

Saint François ne méprisait pas l'étude. Il disait qu'il fallait honorer et écouter les théologiens, mais il disait aussi que ce n'était pas là l'affaire des Frères Mineurs.

Il lisait la Sainte Ecriture, mais il disait que dans la prière on trouve plus que dans les livres.



134 Il pensait même que l'exemple, le témoignage sont une meilleure prédication que le discours.

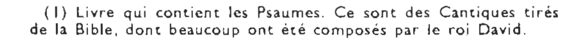
On raconte qu'un jour il emmena avec lui un frère à travers les rues en lui disant : « Viens, nous allons prêcher ». Et les deux frères parcoururent toute la ville, sans s'arrêter, priant silencieusement. Lorsqu'ils furent de retour, le frère dit à François : « Mais quand donc prêcherons-nous ? — Nous avons prêché, répondit François. Les gens nous ont vus dans notre pauvre costume de Frère Mineur, ils nous ont vu prier. C'est suffisant pour leur faire penser au salut de leur âme. »



135 Un jeune novice disait qu'il lui serait fort utile de posséder un psautier (1) et il demanda à François s'il avait le droit d'en acquérir un.

François lui répondit : « Mon petit enfant, si tu possèdes aujourd'hui un psautier, demain tu voudras un bréviaire ; et puis, quand tu l'auras, tu t'assiéras sur un trône comme un grand prélat et tu diras à ton frère : Apporte-moi donc mon bréviaire ! »

Il prit une poignée de cendres dans le foyer, les versa sur la tête du novice, en la frottant comme s'il la lavait, et il répétait : « C'est moi qui suis ton bréviaire ! »



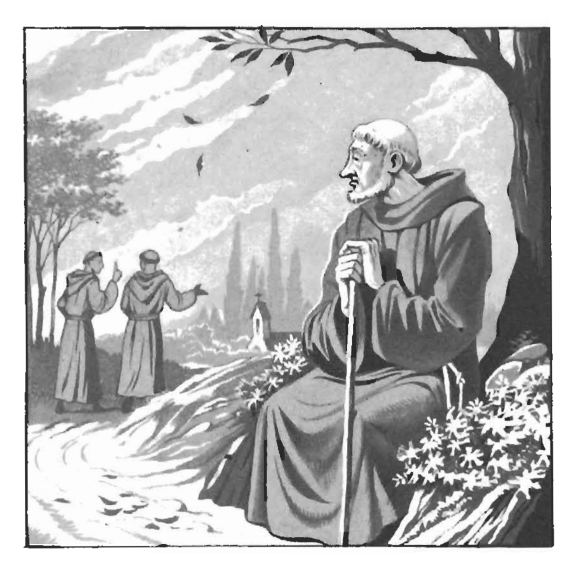
(1) Livre qui contient les Psaumes. Ce sont des Cantiques tirés de la Bible, dont beaucoup ont été composés par le roi David.



136 Pourtant, François dut admettre, ou plutôt subir, tout ce qu'il redoutait tant. Pendant les dernières années de sa vie, il a vraiment l'impression que « ce n'est plus ça ! ». On lui a changé son Ordre !

C'est une épreuve qui arriva à beaucoup de grands fondateurs, au cours de l'Histoire. Encore François fut-il plus heureux que plusieurs autres saints, qui ont été chassés, par leurs propres disciples, de la Congrégation qu'ils avaient fondée.

François, au contraire, fut respecté et honoré par tous jusqu'à sa mort.



137 Les premiers disciples de François, ses vrais « Chevaliers de la Table Ronde », comme il les appelait (1), gardèrent comme lui la nostalgie des premiers temps. Ils étaient intimidés par tous ces frères qui suivaient les cours des grandes Universités et discutaient théologie. Alors que François était déjà mort, le vieux frère Gilles grommelait en entendant ces jeunes savants : « J'aime mieux un agneau qui paît qu'un agneau qui bêle, disait-il ; un agneau qui bêle n'est utile à personne, tandis qu'un agneau qui paît est au moins utile à lui-même. »

(1) C'était le nom que les troubadours donnaient à des Chevaliers célèbres et légendaires dont ils chantaient les exploits.



138 Un jour, Gilles demanda au frère Bonaventure (un grand savant, que le Pape nomma cardinal et qui est maintenant un saint canonisé et un Docteur de l'Eglise) : « Est-ce que, nous aussi, les ignorants, nous pouvons être sauvés comme les savants que vous êtes ? — Bien sûr, répondit le bon et savant frère. — Et est-ce qu'un ignorant peut aimer Dieu aussi bien qu'un savant ? — Certes ! une vieille femme qui ne sait ni A ni B peut aimer Dieu beaucoup mieux qu'un maître en théologie ! »

Tout joyeux, Gilles court à la fenêtre et crie aux passants : « Ecoutez, écoutez tous ! Une vieille femme qui n'a jamais rien appris peut aimer Dieu plus que le frère Bonaventure ! »



139 L'Eglise avait bien raison de pousser les frères à étudier solidement. La jeunesse était avide de science. Le contact avec l'Orient faisait connaître aux vieux pays d'Europe des doctrines dangereuses. Les prédicateurs hérétiques, albigeois et autres, étaient souvent très instruits, et ce ne sont pas les bons mots de frère Genièvre qui auraient pu empêcher les étudiants et les savants eux-mêmes de perdre la foi.

La science n'a pas empêché frère Antoine de Padoue, frère Bonaventure et bien d'autres de devenir des saints.



140 La nouvelle Règle mettait aussi au point l'organisation de ce que l'on a appelé le Tiers-Ordre de Saint-François.

Bien souvent, des gens mariés venaient trouver saint François et lui disaient : « Nous voudrions bien vivre dans la pauvreté et passer nos journées à prier. Mais nous avons nos enfants à élever. Comment faire ? — Patience, répondait François ; je songe à vous, je cherche ce qu'il vous faut. »



141 François rencontra un jour un camarade de jeunesse, le marchand Luchesio. Celui-ci avait fait fortune, mais il avait aussi compris que l'argent était un mauvais maître. De lui-même il avait décidé de se contenter d'une humble maisonnette et d'un petit jardin. Il accueillait les pèlerins, secourait les malades et les orphelins, donnait beaucoup aux pauvres.

François fut émerveillé : « Voilà le modèle qu'il me faut. C'est ainsi qu'un chrétien doit vivre dans le monde. »

Et sur la demande de Luchesio, il lui donna, ainsi qu'à sa femme, une règle de vie inspirée de celle des Frères Mineurs.



142 Le cardinal Hugolin, consulté, donna son accord. Autour de Luchesio et de sa femme se groupa toute une communauté de « frères pénitents », décidés à vivre dans le même esprit. Rapidement, des communautés semblables se formèrent dans d'autres villes.

Ce n'est que bien plus tard qu'on appela cette institution le « Tiers-Ordre », c'est-à-dire le troisième des Ordres fondés par François, après les Frères Mineurs et les Pauvres Dames.

Désormais, il y avait « dans le monde », vivant au milieu des autres, une immense fraternité qui ne faisait qu'un par le cœur et l'esprit avec tout l'Ordre franciscain.



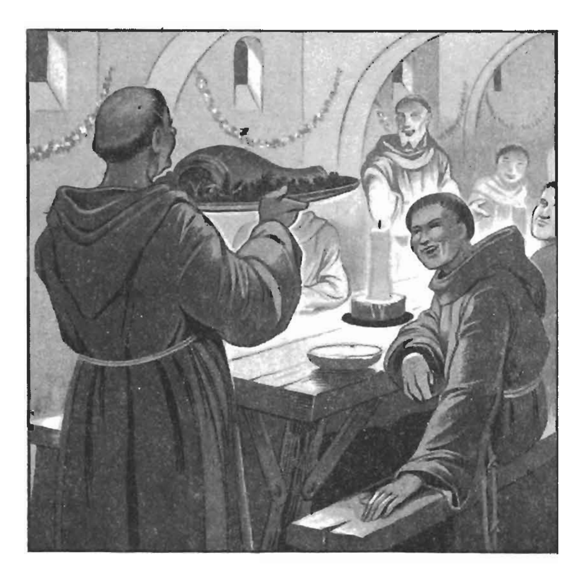
143 En entrant dans l'Ordre des « frères pénitents », il fallait restituer tout bien injustement acquis : Or Dieu sait le nombre de fortunes alors établies sur l'injustice, l'usure, ou même la fraude et la filouterie! Il fallait s'engager à vivre très simplement, à se vêtir sans recherche et sans faste, à rendre service autour de soi et à garder la bonne entente avec tous. Il fallait promettre de ne jamais prendre les armes, et s'abstenir de tout serment.

Sans en avoir l'air, le Tiers-Ordre allait bouleverser la société du moyen âge.



144 Un seigneur voulait-il lever des troupes pour guerroyer contre son voisin : « Désolés, disaient les tertiaires, mais il nous est interdit de porter les armes! » Un autre prétendait-il imposer l'obéissance à ses sujets : « Le serment nous est interdit! »

Nombreux furent les seigneurs ou les Conseils de cité qui entrèrent en lutte contre les tertiaires. Mais ceux-ci furent les plus forts, à cause de leur nombre, et ils imposèrent en quelque sorte le désarmement général dans ces petits états italiens toujours prêts à la bagarre.



145 François avait toujours aimé la fête de Noël. Une année qu'elle tombait un vendredi, le frère Maurice — un des douze premiers — crut devoir proposer pieusement que l'on s'abstînt de viande : « Ah! non, s'écria François, lorsque c'est Noël il n'y a pas de vendredi. Si les murs pouvaient manger de la viande, ce jour-là, je leur en donnerais; mais puisqu'ils ne le peuvent pas, je les frotterai avec de la viande! Et si j'étais l'empereur, je ferais répandre du grain partout pour les oiseaux, et notamment pour nos sœurs les hirondelles. Et les riches devraient tous recevoir des pauvres à leur table. »



146 Pour la Noël 1223, François se trouvait à Greccio. Et il dit à l'un de ses amis, qui avait mis à la disposition des frères un petit enclos avec des rochers : « Je veux célébrer Noël avec toi, cette année, dans la grotte de rochers. Installes-y une mangeoire pleine de foin. Fais venir un bœuf et un âne. Il faut que ce soit comme à Bethléem. »

Et tous les habitants de la ville vinrent entourer les frères et assister à la Messe de Minuit. Ils étaient si nombreux, avec leurs cierges et leurs lanternes, que le bois était éclairé comme en plein jour.

La Messe fut dite au-dessus de la mangeoire qui servait d'autel.



147 La légende raconte que tout à coup, l'ami de saint François vit un petit enfant étendu dans la mangeoire. Il avait l'air endormi ou mort. Et François s'approcha, prit l'enfant tendrement dans ses bras. Et le « bambino » s'éveilla, sourit au frère François, caressa ses joues et saisit sa barbe dans ses petites menottes.

Et cet ami comprit que Jésus avait semblé mort ou endormi dans le cœur des humains, et que c'est François qui l'avait réveillé par sa parole et par ses exemples.



148 François, qui assistait le prêtre à l'autel en qualité de diacre, fit un sermon merveilleux qui remplit les assistants d'une grande joie.

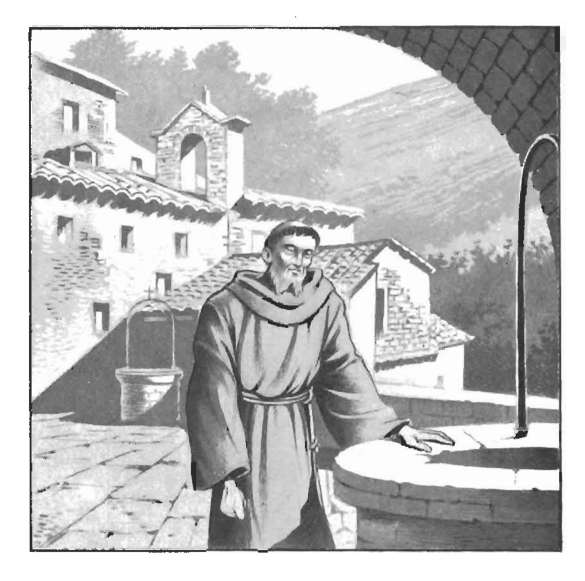
L'année suivante, les habitants de Greccio avaient si bien raconté les merveilles de cette belle nuit de Noël que, un peu partout, on se mit à reconstituer, dans des grottes ou dans des étables, la scène touchante de Bethléem.

Et c'est pourquoi, maintenant, nous avons partout des « crèches » à Noël; on dit même que le mot vient du nom de la ville de Greccio.



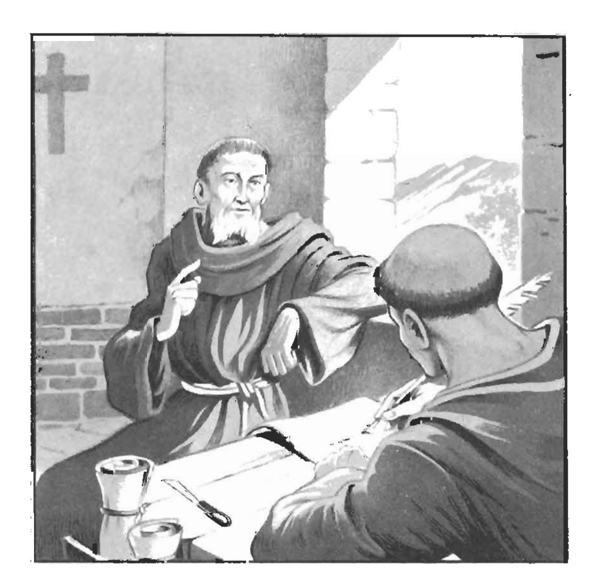
149 Dans les dernières années de sa courte vie (il mourut à 44 ans), saint François, libéré du souci continuel de son Ordre, ne songe plus qu'à se perfectionner dans l'imitation de l'Evangile, afin de ressembler de plus en plus à Jésus. Et il semble bien en effet que jamais personne ne soit arrivé sur cette terre à ressembler autant à Jésus que le petit pauvre d'Assise.

Jésus unissait son serviteur aux souffrances de sa Passion par de cruelles maladies et par de douloureuses tentations de désespoir.



150 François s'était tellement mortifié, il avait tellement jeûné, il s'était tellement fatigué pour le Christ, que son corps était usé comme celui d'un vieillard : « C'est vrai, avouait-il tout simplement, je n'ai pas été très bon pour mon frère l'âne. » (C'est ainsi qu'il appelait son corps.)

Il avait des fièvres continuelles, de fréquentes hémorragies. Il avait attrapé en Orient une maladie d'yeux qui le rendait presque aveugle.



151 Sentant qu'il n'en avait plus pour longtemps à vivre, il dictait de longues lettres : à tous les frères, à tous les Gardiens (c'est ainsi qu'il nommait les supérieurs ou chefs de communautés, pour ne pas employer ces mots de chef ou de supérieur), à tous les prêtres, à tous les chrétiens.

Ce qu'il n'avait pas pu réussir à mettre dans sa Règle, on ne l'empêcherait pas, se disait-il, de l'écrire sous forme de lettres!



152 Chacun s'ingéniait à le soulager, mais il était honteux de tous ces ménagements. Il proclama bien haut, dans son église, le jour de Pâques, qu'il avait mangé tout l'hiver des aliments préparés à la graisse.

Et comme on l'avait obligé à doubler sa vieille tunique avec de la fourrure, il n'accepta qu'à condition que l'on mette aussi un morceau de fourrure à l'extérieur, pour que tout le monde s'aperçoive bien qu'il portait un vêtement fourré!



153 Que ne faisait-il pas pour rester le chevalier de Dame Pauvreté !

Un jour de fête, il s'aperçoit que les frères du couvent de Greccio ont mis une nappe à la table, et qu'ils ont des verres au lieu de gobelets. Il sort, se coiffe d'un vieux chapeau, se couvre d'une cape, et rentre pendant le repas, faisant semblant d'être un mendiant qui demande l'aumône.

On le reconnaît, mais on n'ose rien dire. Le prétendu mendiant s'asseoit par terre, près du feu, et mange dans une écuelle la soupe qu'on lui a apportée. Pas un frère n'a le courage d'avaler une bouchée.



154 Et François parle tout seul : « Maintenant, au moins, je suis assis comme un vrai Frère Mineur ! Mais tout à l'heure, quand je suis entré et que j'ai vu cette belle table, je ne pouvais pas croire que j'étais chez de pauvres frères qui vont de porte en porte mendier le pain quotidien ! »

Alors les frères ne peuvent plus se contenir : ils fondent en larmes, tombent à genoux, demandent pardon au maître bien-aimé.

Ainsi François espérait graver dans le cœur des meilleurs de ses frères, en dépit des accommodements nouveaux, le sens de la Pauvreté totale, condition de la Joie parfaite.



155 Il priait continuellement, et il tâchait de se cacher pour prier. Mais les frères le suivaient et l'observaient de loin. Quand il priait, il ne voulait ni s'asseoir, ni même s'appuyer sur une cloison ou sur un bâton.

On l'entendait parler avec Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et les Saints. Plusieurs fois même, on le trouva environné d'une grande lumière. Mais il ne fallait pas lui parler de cela.

Un jour, il avait fabriqué un petit gobelet de bois avec un couteau. Puis il se mit à réciter l'office de Tierce. Mais de temps en temps, il regardait machinalement le gobelet. Quand il s'en fut rendu compte, il saisit l'objet qui avait été une cause de distraction et le jeta au feu.



156 Quand il promettait de prier pour quelqu'un, il prenait sa promesse au sérieux, ce que tout le monde ne fait pas, hélas ! Un jour, il rencontre sur la route l'Abbé d'un monastère bénédictin, qui le salue et se recommande à ses prières.

L'Abbé s'éloigne après quelques instants de conversation. Aussitôt, François dit à son compagnon : « Restons ici, nous allons prier pour le Révérendissime Abbé, comme nous venons de le lui promettre. »

On n'en finirait plus de raconter les merveilleux exemples de sainteté que donnait ainsi le pauvre François.



157 Dans le courant de l'été 1224, saint François décida de se rendre à l'ermitage du mont Alverne, contrefort des Apennins, sur la haute vallée du fleuve Arno. En cours de route, comme il était fatigué, on emprunta pour lui un âne à un paysan « Serais-tu ce frère François dont on parle tant ? » demanda le brave homme. Et comme on le lui affirmait : « Eh bien ! tâche d'être aussi bon que l'on dit que tu es, car des foules de gens ont mis leur confiance en toi ! »

François fut si touché qu'il se précipita à genoux et baisa les pieds du paysan tout ému.



158 François dit aux frères de l'ermitage : « Ma mort approche. J'ai résolu de passer beaucoup de temps seul avec Dieu pour pleurer mes péchés. De temps en temps, frère Léon pourra m'apporter un peu de pain et d'eau. Mais ne laissez personne arriver jusqu'à moi. »

Et pendant des jours et des nuits, François pria dans la solitude, couchant à même le rocher, dans une caverne. Le matin, il venait retrouver frère Léon qui était prêtre, et il lui servait la Messe.

Plusieurs fois, il se fit ouvrir l'Evangile pour connaître la volonté de Dieu, et chaque fois, le livre s'ouvrait sur la Passion de Jésus. Alors François comprenait qu'il lui faudrait souffrir, dans son âme et dans son corps, jusqu'à la mort.



159 Le 14 septembre, jour consacré à honorer la Sainte Croix de Jésus, François méditait une fois de plus sur les souffrances de Notre-Seigneur. Que de fois on l'avait vu pleurer en y pensant ! Ce jour-là, les bras en croix, il disait : « Seigneur Jésus, je voudrais, avant de mourir, ressentir (si c'est possible !) les souffrances que tu as subies dans ta Passion ; et je voudrais ressentir aussi un peu de cet amour dont ton cœur brûlait lorsque tu souffrais pour nous. »

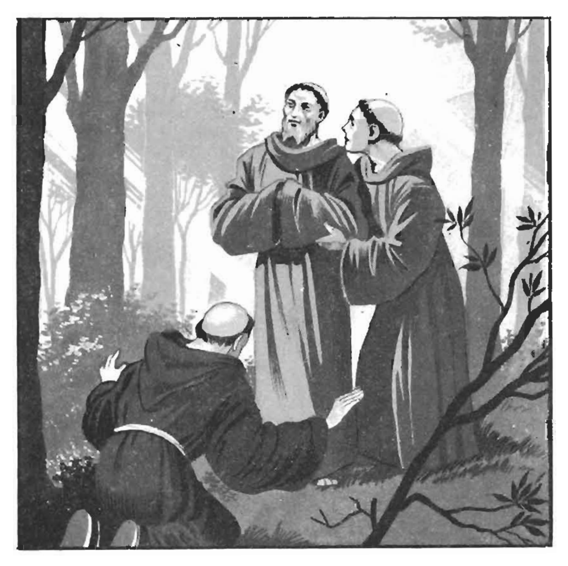
...Et François se sentit « changé en Jésus ».



160 Il vit descendre du ciel un Séraphin (un ange) avec six ailes rayonnantes. Et cet ange portait sur lui l'image d'un homme crucifié. Cette vision causait à François une douceur extraordinaire et en même temps une douleur insoutenable.

Quand la vision se dissipa, François vit avec stupeur que dans ses mains et dans ses pieds, il y avait comme des clous de chair dure et noire, qui dépassaient et qui lui faisaient très mal. Il avait aussi très mal au côté ; il y mit la main, il y avait une plaie ouverte, comme un coup de lance ; le sang coulait et mouillait la tunique de François.

François ressemblait tellement à Jésus que Jésus avait marqué en François les « stigmates » de sa Passion.

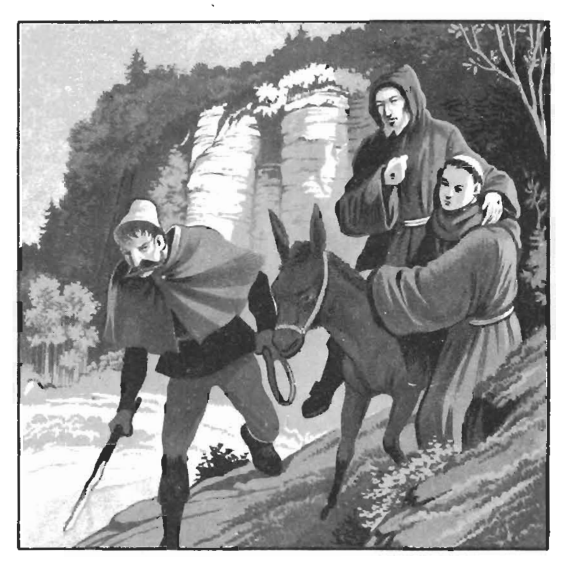


161 Le saint ne voulait rien dire à ses frères. Mais il fallut bien que frère Léon soit informé du grand miracle : le pauvre François ne pouvait plus poser ses pieds par terre ; il fallait le porter, ou le bander solidement.

Il cachait ses mains du mieux qu'il pouvait. Mais quand on lavait sa tunique, on voyait bien qu'elle était ensanglantée.

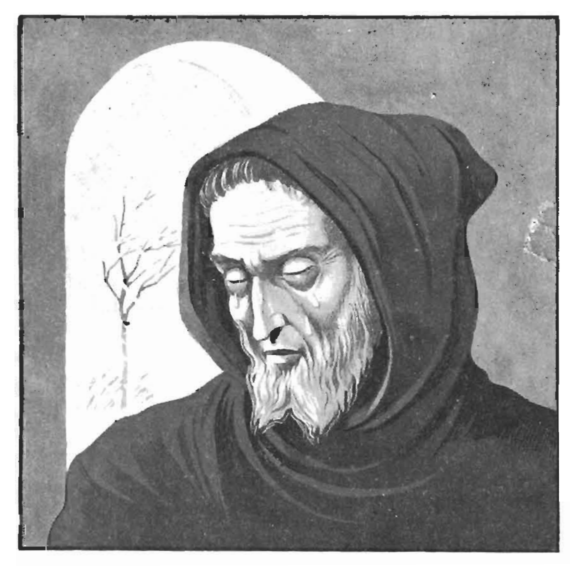
Aussi, le bruit du miracle se répandit. L'admiration des frères pour leur maître ne connut plus de bornes. Ils le contemplaient comme un autre Christ.

Et François, malgré ses souffrances inouïes, sentait déjà en lui comme quelque chose du ciel.



162 Bientôt, François demanda qu'on le redescendît à Assise, avec frère Léon, sa « petite brebis du Bon Dieu ». Il dit adieu à tous les frères de l'ermitage, spécialement aux vieux compagnons très aimés : Massée, Ange, Silvestre. Il partit monté sur un âne : il ne pouvait plus, ainsi qu'autrefois, marcher comme un routier.

Son voyage fut triomphal. « Le saint, il santo ! » criait-on. Il ne s'en apercevait pas. Il était en prière, ou en extase. On dit même qu'il a fait des miracles en route — des guérisons — sans le savoir.



163 A peine rentré à Assise, il voulut partir prêcher, comme autrefois, mais grimpé maintenant sur un âne. Et il cherchait les lépreux pour les servir et les soigner.

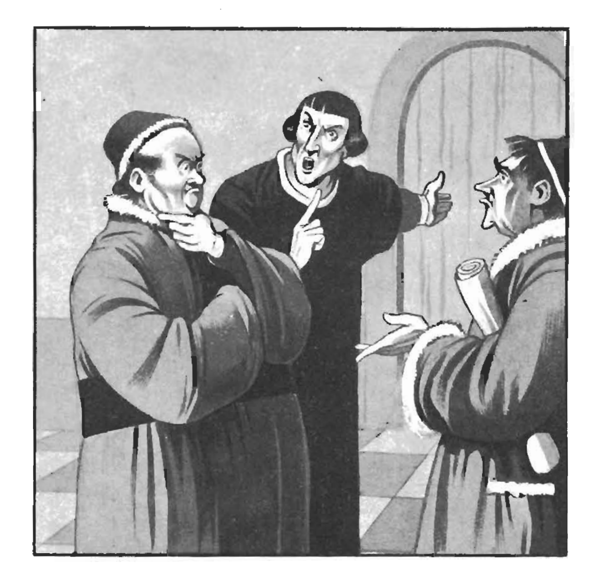
Il alla aussi à Saint-Damien, où il passa plusieurs semaines. Il avait tenu à venir faire ses adieux à sa chère sœur Claire.

Ses yeux étaient de plus en plus malades. Il fut absolument aveugle pendant quinze jours. Ses larmes de repentir, et aussi de désolation devant ce qu'il croyait être la faiblesse de son œuvre, lui brûlaient les yeux autant que la maladie.



164 Claire lui avait construit de ses mains une hutte de branchages près du couvent des sœurs. François ne put même pas y trouver le repos : une invasion de mulots l'y persécuta, allant jusqu'à courir sur son visage jour et nuit.

Mais François fut tellement réconforté par ce séjour, et par les conversations toutes pleines de Dieu qu'il avait avec Claire, qu'un jour sa joie éclata sous la forme d'un magnifique cantique, le chef-d'œuvre de saint François : le Cantique du Soleil (voir à la fin de ce livre).



165 Frère Elie finit par ordonner à François de se rendre à Rieti où les savants médecins de la cour du Pape sauraient bien guérir ses pauvres yeux (le Pape, une fois de plus, était exilé de Rome). François fit donc ses adieux à Claire et à ses sœurs et s'en alla se faire soigner.

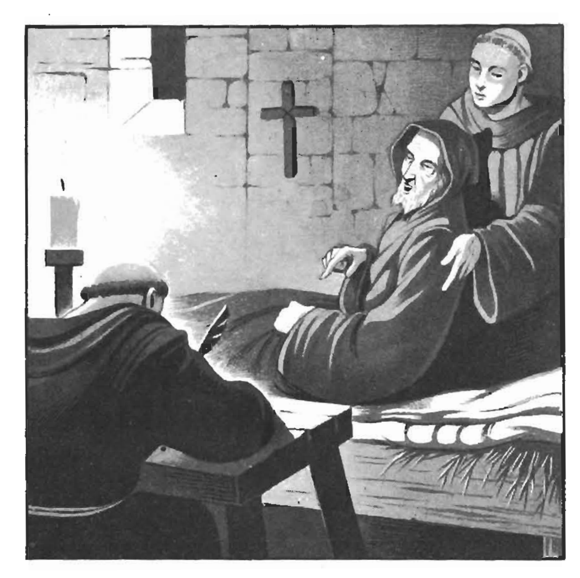
On essaya sur lui tous les moyens possibles; emplâtres, saignées, collyres; rien n'y fit. Alors, on résolut de recourir à un moyen terrible : on lui brûlerait les tempes au fer rouge pour décongestionner les yeux.



166 Quand on approcha le fer rougi au feu, François fit sur ce fer le signe de la croix et dit : « Frère le feu, tu es plus noble et plus utile que la plupart des autres créatures. Et moi, j'ai toujours été bon pour toi, par amour pour Dieu, qui t'a créé. Sois bon pour moi aujourd'hui, et ne me brûle pas plus que je ne pourrai le supporter ».

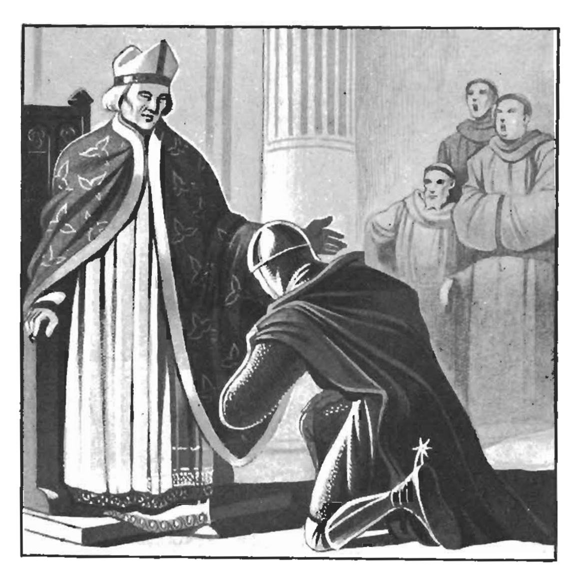
Les frères qui étaient là s'enfuirent en frémissant quand ils entendirent grésiller les chairs et sentirent l'odeur atroce de brûlé.

Mais François déclara : « Si ce n'est pas assez, vous pouvez recommencer. Je n'ai absolument rien senti ».



167 Cependant, l'état de François empirait. Une nuit, on crut qu'il allait mourir. Il demanda alors à son confesseur d'apporter de quoi écrire : « Ecris, dit-il, que je bénis tous mes frères, tous ceux de maintenant et tous ceux qui entreront dans l'Ordre jusqu'à la fin du monde. Qu'ils s'aiment les uns les autres comme je les ai aimés et les aimerai encore. Qu'ils aiment et honorent Dame Pauvreté et obéissent fidèlement aux prélats et aux prêtres de notre Sainte Mère l'Eglise ».

On ramena François à Assise, en prenant de grandes précautions pour que les gens de Pérouse ne l'enlèvent pas en route.



168 Hélas! François apprit que sa ville était en ébullition : l'évêque — toujours le vieux Guido — et le podestat (chef de la cité) étaient en lutte ouverte.

François fit rassembler tous les notables au palais de l'évêque où on l'avait transporté pour qu'il soit mieux soigné. Il fit chanter par deux frères le Cantique du Soleil avec une strophe supplémentaire sur le pardon des injures et la réconciliation.

Alors le podestat s'agenouilla devant l'évêque et déclara qu'il lui pardonnait. L'évêque embrassa son adversaire et lui demanda pardon.

La paix, avec François, était rendue à Assise.



169 François ayant sommé son médecin de lui dire la vérité, apprit qu'il n'avait certainement plus que quelques semaines à vivre. Tout joyeux, il ajouta à son « Cantique » un couplet de plus sur « notre sœur la mort corporelle ». Et il voulut que frère Léon et frère Ange soient auprès de lui jusqu'à la fin et lui chantent souvent le cher Cantique.

Elie essaya en vain de faire comprendre à François que « ça ne se faisait pas, de chanter dans la cellule d'un religieux mourant ». François avait souvent cédé. Mais maintenant il entendait mourir comme cela lui convenait : « Par la grâce du Saint-Esprit, dit-il, je ne puis m'empêcher d'être joyeux ! »



170 Claire suppliait François de revenir la voir ; mais c'était impossible, il était trop faible. Il lui envoya une lettre d'adieu avec sa bénédiction.

Et puis il dicta un long testament, rappelant l'histoire de toute sa vie, affirmant sa foi dans l'Eglise et dans ses prêtres, insistant une dernière fois sur la Sainte Pauvreté et la vertu d'obéissance. Il rappelle qu'il est « un pauvre homme ignorant et simple d'esprit ».

Et, méfiant — instruit par l'expérience — il ajoute : « Tout ce que je vous dis là, il ne faut pas l'interpréter en changeant le sens des mots ; il faut le comprendre tel que je le dis ! »



171 Enfin, François voulut quitter le palais de l'évêque et être transporté à la Portioncule. Les habitants d'Assise le laissèrent partir, mais accompagné de sentinelles armées. Ils avaient tellement peur qu'on ne leur enlevât leur saint !

A mi-chemin, le magnifique panorama de la ville, de la plaine d'Ombrie, des montagnes bleues, se découvrait aux yeux. François demanda que l'on s'arrêtât un instant. Pour autant que ses pauvres yeux le permettaient, il voulait contempler une dernière fois cette belle nature et sa chère ville. Il se souleva un peu, fit un grand signe de bénédiction et retomba épuisé.



172 Plus heureuse que Claire enfermée dans sa « clôture », la bonne dame que François appelait « frère Jacqueline » arriva toute en pleurs. Le mourant avait aussi près de lui son premier disciple, Bernard de Quintavalle : il demanda de l'honorer comme lui-même.

Puis il se fit dépouiller de tous ses vêtements, demanda à reposer nu sur la terre nue. Alors seulement il consentit à recevoir, comme une aumône, d'autres vêtements — de pauvres loques — pour y mourir.

Et le samedi 3 octobre 1226, après s'être fait lire l'Evangile du Jeudi-Saint, après avoir écouté une dernière fois frère Léon et frère Ange lui chanter le Cantique du Soleil, après avoir chanté lui-même un beau psaume de David, saint François ferma pour toujours ses yeux et ses lèvres.





173 Et voici que l'air fut rempli de petits cris plaintifs et d'un grand bruissement d'ailes : « Nos sœurs les alouettes », par milliers, volaient autour de la pauvre cabane, fidèles à saluer leur grand ami dont l'âme montait au Ciel.

« Frère Jacqueline » veilla le corps de François avec les frères. Puis une immense procession se forma pour conduire le corps du saint à Assise. On prit le chemin qui passait par Saint-Damien. De leurs fenêtres grillagées, les sœurs purent dire adieu, en pleurant, à leur Père bien-aimé. Une foule énorme accompagna le corps jusqu'à l'église Saint-Georges où on l'ensevelit en attendant qu'on ait pu bâtir une magnifique « église Saint-François » où le corps du petit pauvre fut déposé définitivement.

174 Moins de deux ans après, le dimanche 16 juillet 1228, le cardinal Hugolin, devenu Pape sous le nom de Grégoire IX, venait lui-même à Assise pour présider les cérémonies de la canonisation de saint François et poser la première pierre de la nouvelle église.

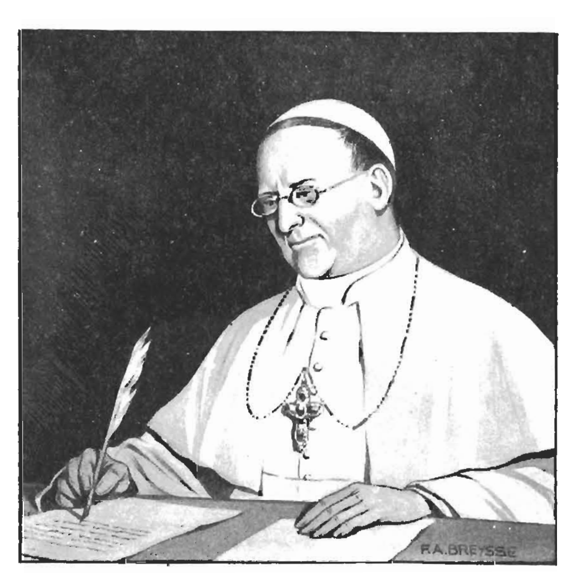
Le grand mouvement lancé par saint François devait traverser les siècles, donner à l'Église plusieurs Papes, de nombreux cardinaux, des saints, des martyrs. Il y a aujourd'hui plusieurs branches dans l'Ordre franciscain (par exemple, les « Capucins ») et de nombreuses Congrégations de sœurs franciscaines.

Il y a aussi dans le monde plus de quatre millions de tertiaires franciscains. Dans leurs « fraternités » se coudoient riches et pauvres. L'esprit de saint François inspire toujours un grand nombre d'hommes sur la terre.



175 François aimait beaucoup notre pays de France. Il l'a sans doute traversé en se rendant en Espagne. Il y a envoyé des missions et il aurait bien voulu aller y prêcher lui-même plus souvent. Il disait : « C'est un pays où l'on a plus de respect pour le Saint-Sacrement que dans les autres nations. »

Aujourd'hui tu peux encore rencontrer dans notre pays beaucoup de bons pères franciscains et capucins, beaucoup de sœurs franciscaines. Nombreux sont les fils et les filles de saint François qui, quittant la France, partent comme missionnaires au bout du monde.



176 Si l'on écoutait saint François, si tous les hommes avaient un peu de son esprit, la terre serait une belle « Fraternité ». Les Papes ont écrit de nombreuses lettres (encycliques) pour recommander aux hommes de se pénétrer de cet esprit, et d'entrer dans le Tiers-Ordre. Les enfants peuvent appartenir à cette grande Croisade de charité et de simplicité en devenant « Aspirants du Tiers-Ordre » ou « Cordigeres ».

Pie XI écrivait : « On dit qu'il faudrait à notre temps un autre saint François. Mais saint François est toujours là. Qu'on le prenne comme maître, qu'on reproduise ses exemples. Cela suffira pour guérir notre époque et supprimer ses misères. »

Admirons saint François, mais surtout, essayons un peu de l'imiter.

LE CANTIQUE DU SOLEIL

OU

LOUANGES DES CRÉATURES



1. Très Haut, tout-puissant, bon Seigneur,
   à toi sont les louanges, la gloire, l'honneur et toute bénédiction ;
   à toi seul, Très Haut, ces hommages sont dus,
   et nul homme n'est digne de te nommer.

2. Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes tes créatures,
   spécialement messire le frère Soleil,
   qui fait le jour et par qui tu nous éclaires ;
   et il fait beau et rayonnant avec grande splendeur ;
   de toi, Très Haut, il est l'image et le signe.

3. Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur Lune et les Etoiles,
   dans les cieux tu les as formées, claires, précieuses et belles.

4. Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère Vent
   et pour l'Air et le Nuage et le Serein et tout Temps,
   par lesquels à tes créatures tu donnes le soutien.

5. Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur Eau,
   qui est fort utile et humble et précieuse et chaste.

6. Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère Feu,
   par qui tu éclaires la nuit,
   et il est beau et joyeux et robuste et fort.

7. Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur notre mère Terre,
   qui nous porte et nous mène,
   et qui produit les fruits divers avec les fleurs colorées
   et l'herbe.

8. Loué sois-tu, mon Seigneur, pour ceux qui pardonnent
   pour ton amour,
   et qui subissent injustice et tribulation ;
   bienheureux ceux qui persévèrent dans la paix,
   car par toi, Très Haut, ils seront couronnés !

9. Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur la Mort corporelle,
   à qui nul homme vivant ne peut échapper ;
   malheureux ceux-là seuls qui meurent en péché mortel ;

10. Mais bienheureux ceux qui ont accompli tes très saintes volontés,
    car la seconde mort ne leur fera point de mal.

11. Louez et bénissez mon Seigneur et remerciez-le,
    et servez-le avec grande humilité.